

LE DOYEN

DE SAINT-PATRICK

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, RUE DU PLESSIS, 50.

LE

DOYEN

DE SAINT-PATRICK

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

DE

MM. LÉON DE WAILLY ET LOUIS ULBACH

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

Sur le Théâtre impérial de l'Odéon, le 20 novembre 1862



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 13-17, galerie d'Orléans

Et à la LIBRAIRIE CENTRALE, 24, boulevard des Italiens

1862

Tous droits réservés.



PERSONNAGES

LE DOCTEUR SWIFT.....	MM. TISSERANT.
LE DOCTEUR TISDAL	RIBES.
ESTHER JOHNSON, pupille de Swift.....	M ^{lles} THUILLIER.
MISS VANHOMRIGH, nièce de lord Walpole.	ROUSSEILLE.
MISTRISS RÉBECCA DINGLEY, amie d'Esther Johnson.....	LEMAIRE.
PATRICK, domestique de Tisdal, puis de Swift.....	ROGER.
VILLIAMS, médecin.....	COURDIER.

La scène se passe en Irlande, au commencement du XVIII^e siècle.

Les quatre premiers actes dans le bourg de Laracor; le cinquième, à Dublin.

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. Eugène Pierron, régisseur-général du théâtre.

La mise en scène est prise de la gauche du spectateur.

LE DOYEN

DE SAINT-PATRICK

ACTE PREMIER

Chez Tisdal. — Un parloir; bibliothèque; bureau de travail à droite. Porte d'entrée au fond; à droite, au premier plan, une porte donnant sur le jardin. A gauche, au deuxième plan, une porte. — Cheminée, au premier plan gauche. Guéridon à gauche. Buffet avec étagère au fond à gauche. Croisée, deuxième plan à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

TISDAL, PATRICK.

Tisdal est assis devant son bureau, Patrick met le couvert sur un guéridon.

TISDAL, se parlant à lui-même et écrivant.

« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. » C'est là toute la morale. Est-ce là toute la charité, tout l'amour ? (Il rêve.)

PATRICK, le regardant.

Toujours la plume à la main, le nez sur son papier ! Quoique les protestants ne soient guère nombreux dans notre bourg de Laracor, il se donne une peine !... et l'on voudrait nous enlever un recteur qui prend tant de soin de la paroisse !...

TISDAL, de même.

L'amour ! voilà un mot que je n'oserai plus prononcer en

public... l'amour divin ! L'amour humain ! Quelle différence, mon Dieu, et, au fond pourtant, quelle ressemblance !

PATRICK, à part.

Cet homme là n'a qu'un défaut, mais un défaut capital, pour un véritable Irlandais, ... on dirait qu'il ne se doute pas qu'il y a de la bière, du gin, et des femmes pour vous en verser. Oh ! les femmes !...

TISDAL, à part.

Le mariage est certainement l'union du devoir et de l'amour. Hélas ! me marierai-je jamais ? Quel droit ai-je d'aspirer à la main de cette jeune fille ?

PATRICK, de même.

Je suis sûr qu'il n'a même pas fait attention aux jolis yeux de notre nouvelle voisine... de miss Esther Johnson !

TISDAL.

Allons, ne nous décourageons pas. Le recteur de Laracor peut se permettre des espérances que le suppléant aurait eu tort de concevoir... Mais cette nomination qui n'arrive point ! — (Haut) Patrick, êtes-vous bien sûr qu'il ne soit venu aucune lettre pour moi !

PATRICK, s'approche de Tisdal.

Aucune, monsieur.

TISDAL, se levant.

Si je n'étais pas nommé ! Si, malgré l'assurance qui m'a été donnée, un autre !...

PATRICK.

Ils savent trop bien à Dublin qu'on ne veut pas ici d'autre recteur que vous... parce que, tous, nous vous vénérons, nous vous aimons, comme un bon Irlandais que vous êtes, un peu trop pacifique... mais enfin, on n'est pas parfait ! C'était une injustice que vous ne fussiez que suppléant... Et l'Irlande n'est pas assez tranquille, pour qu'on n'évite pas de mécontenter le pays... Avez-vous lu les affiches ?

TISDAL.

Quelles affiches ?

PATRICK.

Comment ! vous n'avez pas lu les affiches ? Ah ! monsieur, qu'est-ce que vous regardez dans les rues ? Vous ne savez pas que l'auteur des fameuses *lettres du Drapier*, le grand agitateur de l'Irlande... ils ont eu l'infamie de mettre sa tête à prix ;

qu'ils nous offrent, à nous autres Irlandais, trois cents guinées pour leur livrer son secret. (Avec indignation.) Le leur livrer !... Ah bien oui ! qu'ils y comptent... Personne ne sait son nom... mais, quand nous le saurions tous, est-ce que nous serions capables de vendre aux Anglais, le défenseur, le libérateur de l'Irlande ?

TISDAL.

Assurément non... mais, qu'a de commun !...

PATRICK, s'animant.

Je dis, monsieur, que nous sommes connus pour être de très-mauvaises têtes, à Laracor ; et ce n'est pas quand le pays s'agite, qu'on s'avisera de donner votre place à un Anglais. Un Anglais ! mais ce serait une étincelle dans un baril de poudre !

TISDAL.

Je sais que vous êtes une très-mauvaise tête vous-même, Patrick, et je vous prie de ne pas faire de moi un prétexte de scandale. (Il revient s'asseoir à son bureau.) Au surplus, je ne suis point inquiet, la promesse du vice-roi est trop formelle... Que votre patriotisme se rassure donc et me laisse achever mon travail (Patrick passe à gauche.) Mais vous m'avez troublé, je ne puis ressaisir mes idées... il vaut mieux sortir.

(Il se lève et va prendre son chapeau au fond à gauche.)

PATRICK.

Monsieur s'en va ! et son déjeuner ?

TISDAL.

Je reviens dans un instant... je vais seulement jusqu'à la poste.

(Il sort.)

SCÈNE II

PATRICK seul.

Ah ! quel homme ! Si on ne l'aimait pas, comme on le détesterait ! Il est capable de se résigner, de faire tranquillement son paquet et de s'en aller, s'il n'est pas nommé. Heureusement que nous sommes là, nous autres. S'il a un successeur, il en aura dix, vingt, trente, tous de suite, car nous n'en laisserons

aucun s'installer. Qu'il nous vienne donc un de ces intrus, et il verra la réception qu'on lui prépare. (Il prend une pincette et un poker dans la cheminée.) Ah! Messieurs les Anglais, vous aimez les beaux bénéfices! Aimez-vous aussi la musique? ding! ding! Et la danse! Zon, zon, zon! Donnez-vous la peine de danser, monsieur le recteur... et ding! et zon! de danser... jusqu'à la porte!

(Patrick, tout en dansant et en jouant du triangle avec la pincette et le poker, fait mine de reconduire quelqu'un. Il se trouve à la porte, nez à nez avec un inconnu.)

SCÈNE III

PATRICK, UN ÉTRANGER, costume de voyage, manteau sur le bras.

L'ÉTRANGER.

Le docteur Tisdal?

PATRICK.

Il n'est pas chez lui, monsieur.

L'ÉTRANGER.

Où est-il?

PATRICK.

Je l'ignore.

L'ÉTRANGER.

Quand reviendra-t-il?

PATRICK, montrant le couvert.

Je l'attends.

L'ÉTRANGER, s'asseyant dans le fauteuil qui est près de la table.

C'est bien... Débouchez-moi cette bouteille.

PATRICK, à part.

Ah ça, il se croit à l'auberge. Je vais lui parler, moi. (Il revient poser la pincette et le poker dans la cheminée. Haut, et avec une intention de dignité.) Qui annoncerai-je à Monsieur, lorsqu'il rentrera.

L'ÉTRANGER.

Son maître!... Eh bien! ce vin!... Ne m'avez-vous pas entendu? (Il prend un verre sur la table, pendant que Patrick débouche la bouteille.) Ce n'est pas là un verre propre.

PATRICK.

Je l'ai pourtant bien rincé !

L'ÉTRANGER.

On ne le voit que trop... Un autre... (Patrick en donne un autre et passe à droite.) Comment vous appelle-t-on ?

PATRICK.

Patrick, pour vous...

L'ÉTRANGER.

'Servir ? Nous verrons. Passez-moi cette gazette et occupez-vous du déjeuner. Je suis difficile, mons Patrick, je vous en préviens. (Rappelant Patrick qui se dirige avec hésitation vers la porte.) Tenez, emportez ce manteau dans ma chambre.

PATRICK.

Votre chambre !... Quelle chambre ?

L'ÉTRANGER

La plus belle !

PATRICK.

Eh bien... de mieux en mieux !

SCÈNE IV

L'ÉTRANGER, PATRICK, TISDAL.

Au moment de sortir, Patrick rencontre Tisdal qui entre, l'Étranger leur tourne le dos et lit la gazette.

PATRICK, à Tisdal.

Ah ! Monsieur, arrivez donc !...

TISDAL.

Qu'y a-t-il ?

PATRICK.

Le diable est ici.

TISDAL.

Le diable !

PATRICK.

Oui, monsieur ; voilà son manteau.

TISDAL.

Le manteau de qui ?

PATRICK.

De votre maître.

TISDAL.

De mon maître ?

PATRICK.

Oui, votre maître. Il le dit, et... il le prouve ; car il boit votre vin, il va manger votre déjeuner, il lit votre gazette, et je cours lui préparer votre plus belle chambre.

TISDAL.

Vous êtes fou, Patrick !

PATRICK.

On le deviendrait à moins !... Mais voyez vous-même si je le suis ! (A part en descendant à droite et se frottant les mains.) Ça va être curieux !

TISDAL.

Laissez-nous.

PATRICK.

Mais, monsieur !...

(Patrick, à la porte, premier plan de droite).

Pourtant !

TISDAL.

Laissez-nous. (Patrick sort à droite, premier plan.)

SCÈNE V

L'ÉTRANGER, TISDAL.

TISDAL, après avoir toussé inutilement pour faire retourner l'étranger, s'avance vers lui, et d'une voix émue :

Monsieur, qui ai-je l'honneur de recevoir chez moi ?

L'ÉTRANGER, lui parlant par-dessus l'épaule.

Ah ! ah ! c'est vous qui êtes le suppléant du recteur de Laracor ?

TISDAL.

Oui, monsieur.

L'ÉTRANGER, feignant de chercher le nom.

On vous nomme ?...

TISDAL.

Tisdal.

L'ÉTRANGER.

Asseyez-vous.

TISDAL, sans s'asseoir.

Je vous ai dit mon nom, monsieur; puis-je savoir le vôtre ?

L'ÉTRANGER.

Docteur Swift... votre recteur... Asseyez-vous. (Tisdal s'assied.) Vous aviez des vues sur ce bénéfice ?

TISDAL.

On m'avait donné des espérances!...

SWIFT.

L'espérance!... c'est la monnaie des ingrats ! Et moi aussi, on m'en a donné des espérances, on m'en a comblé, et pour tant, vous voyez, j'en suis réduit à rendre jaloux un pauvre suppléant de campagne!... On tient fort à vous dans ce pays ! On y a le cœur chaud, la tête vive... Vous êtes un homme populaire... La popularité ! à quel prix l'achète-t-on ?... Prêchez-vous souvent ?...

TISDAL.

Oui, monsieur.

SWIFT.

Et que prêchez-vous ? L'injustice des préventions, je suppose, le danger de juger sur les apparences... le respect dû à nos supérieurs!...

TISDAL.

Oui, monsieur. J'insiste, en général, sur tous les devoirs dont l'observation est le plus difficile.

SWIFT se lève, se retourne brusquement et le regarde en face.

N'est-ce pas que je suis un grand brutal ?

TISDAL, se levant.

Je prêche, autant que je puis, d'exemple, monsieur ; je m'efforce de ne juger personne sur les apparences.

SWIFT passe à droite.

Personne!... c'est trop, monsieur Tisdal. Il y a des gens qu'on connaît au premier coup d'œil ; vous êtes du nombre ; et il suffit de vous voir, pour être sûr que vous êtes l'homme le plus loyal du monde ! Mais, avant de vous avoir vu, sachant qu'on organisait dans votre paroisse un complot contre moi...

TISDAL.

Un complot !

SWIFT.

Un charivari... pouvais-je deviner que le prétendant, au profit duquel se faisait la conspiration, n'en était pas le chef? Voilà, monsieur Tisdal, la raison de ma conduite. Je suis arrivé, incognito, pour ménager vos casseroles et mes oreilles. Je suis venu tout droit ici, pour prouver à celui que je croyais mon ennemi, qu'on ne m'intimide pas facilement. Brusque par tempérament, je me suis fait brutal par calcul. Pardonnez-moi mes défiances, mes incivilités, et la liberté que j'ai prise chez vous. (Il pose son chapeau sur le bureau à droite.)

TISDAL.

C'est chez vous-même que vous êtes, monsieur; cette maison est celle du recteur, et je ne l'occupais, comme sa place... qu'en attendant.

SWIFT.

Maintenant que vous n'attendez plus personne,... restez tout-à-fait. Il doit y avoir beaucoup à faire dans cette paroisse, vous m'aidez; d'ailleurs, il se peut que je n'y reste pas longtemps. Que mon arrivée ne change rien à vos habitudes, sinon, je croirai que vous me gardez rancune.

TISDAL.

J'accepte, monsieur. Votre franchise fait aimer ce que vous appelez, il y a un instant, votre brusquerie. Si vous meurtrissez les gens au premier abord, c'est pour attendre l'épiderme et toucher le cœur. J'accepte.

SWIFT, lui donne la main.

A la bonne heure! Vous avez une façon adroite d'excuser les maladresses; mais... avez-vous de quoi me loger, sans vous gêner?

TISDAL.

Amplement.

SWIFT.

C'est que je ne suis pas seul. J'attends deux dames, c'est-à-dire deux demoiselles. (En plaisantant.) Oh! pas de mauvaises pensées, docteur. L'une est d'un âge et d'une figure surtout... fort respectables; l'autre est une orpheline... que sir William Temple m'a confiée à sa mort... un dépôt sacré!...

TISDAL.

Sir William Temple, l'ancien ministre du roi Guillaume?

SWIFT.

Dont j'ai été le secrétaire.

TISDAL.

Quoi ! vous seriez le célèbre docteur Swift, l'auteur de *Gulliver* ?

SWIFT, avec bonhomie.

Vous m'avez lu ?... Eh bien ! vous qui êtes un homme sincère, parlez. Avez-vous été content ?

TISDAL.

Oh ! monsieur, vous êtes un grand génie !

SWIFT.

Chut ! Taisez-vous, flatteur. Nous sommes à Laracor, nous ne sommes pas à Londres. Ici, on ne flatte pas, on ne ment pas. Ah ! mon cher monsieur Tisdal, j'en ai assez, j'en ai trop de ces louanges vides, de cette admiration qui affame, au lieu de rassasier. Oui, je suis célèbre, c'est-à-dire envié, haï, calomnié. Car, le plus clair de la gloire, c'est le droit d'être insulté par le premier venu.

TISDAL.

Ce découragement !...

SWIFT, vivement.

Découragé, non, mais éclairé, mais mécontent du monde, et bien décidé à n'être plus la dupe des autres, ni de moi-même. Je vous parlais de l'envie... Il y a encore d'autres dangers pour l'homme célèbre... La haine, du moins, donne des forces, elle double l'énergie... (Avec un soupir.) Mais ces caresses, mais ces sourires mensongers du grand monde qui vous désarment et qui vous livrent... voilà le péril !

TISDAL.

Je vois qu'il ne faut pas aller à Londres, pour prendre bonne opinion des hommes !

SWIFT.

Et des femmes donc ! Elles sont cent fois plus dangereuses. Leur frivolité n'est que le masque de leur perfidie. Et nous sommes trop heureux encore qu'elles ne nous trompent que pour leur compte !... car la politique, qui se sert de tout, et qui corrompt tout, trouve parfois en elles d'habiles auxiliaires. Plus d'une de ces belles dames, sous prétexte de sentiment, ne songe qu'à trafiquer de notre conscience. (Avec un soupir.) Oh ! les femmes !... (Il passe à gauche.) Quelles ennemies de notre devoir, de notre repos !

TISDAL, se récriant.

Oh ! docteur !

SWIFT.

Est-ce que vous seriez amoureux, M. Tisdal ?

TISDAL, embarrassé.

Monsieur... cette question...

SWIFT.

Pardon ! je suis indiscret, brutal encore... Que voulez-vous ? On n'a plus de franchise dans le monde qu'à ce prix-là... Gardez votre secret, si vous avez le malheur d'en avoir un ; je ne veux que vous aider de mes conseils. Car je les connais, moi, ces dangers que je vous signale. Ne confiez pas à une femme la paix de votre âme ! (Avec élan.) Il y en avait une à Londres ! C'était bien la plus attrayante créature !... Tous les dons de la nature et de la fortune... Une jeune fille, digne en tous points du choix d'un honnête homme !... de la grâce et de l'énergie ! un caractère indépendant et une instruction ! une intelligence ! un esprit !... Elle faisait des vers, mon ami, des vers délicieux ! Eh bien ! toutes ces perfections, toute cette poésie étaient un leurre, un piège... où Walpole s'était promis de me faire tomber... Oui, moi !... C'est plus que mes conseils, c'est mon exemple que je vous donne... Cette Armide essayait de me séduire ! Mais, j'ai du monde une expérience que vous n'avez pu acquérir dans la solitude. Je ne suis pas de ceux auxquels la tête tourne au bord des abîmes. Dieu merci, j'ai toujours en réserve cette force de volonté qui rompt les charmes et écarte les pièges !

TISDAL.

Toutes les femmes ne font pas de la politique.

SWIFT.

Non ; mais toutes font de la coquetterie, qui est une façon de politique sans but... Au surplus, nous avons le temps de disserter sur ce sujet, mon cher hôte. Je vous le répète, j'ai dit adieu à Londres pour toujours. Le chant des Sirènes ne viendra pas jusqu'ici, dans cette paisible retraite... Nous nous occuperons de la paroisse, nous vivrons en famille, et... comme vous êtes présentement mon aide-de-camp, mon maréchal-des-logis, vous allez me dire où je pourrai m'établir, sans vous gêner, et installer mes deux demoiselles, sans vous scandaliser.

TISDAL.

Rien de plus facile... Nous avons précisément, de l'autre côté

de la route, un pavillon qui conviendra, je n'en doute pas, à ces dames. Voulez-vous le voir ?

SWIFT.

Dès que je les aurai vues elles-mêmes. Je suis resté tout un siècle à Londres à conspirer contre mon repos... Elles m'ont devancé depuis longtemps à Laracor : elles sont vos voisines. Je ne les ai pas trouvées chez elles ; je leur ai donné rendez-vous ici... et... les voici !

SCÈNE VI

TISDAL, SWIFT, ESTHER JOHNSON, MISTRISS DINGLEY.

SWIFT, courant à miss Johnson.

Chère Esther !

ESTHER.

Enfin, c'est lui ! On l'a bien attendu ! et on ne devrait pas l'embrasser !

TISDAL, à part.

Elle ! grand Dieu ! c'est elle... cette pupille du docteur Swift, c'est miss Johnson !

SWIFT.

C'est moi qui n'oserai plus maintenant... (Il lui serre la main.) J'avais quitté une petite fille, et je retrouve... (Mistress Dingley entre.)

ESTHER.

Vous êtes demeuré si longtemps absent !... Encore un peu plus, et vous ne trouviez qu'une vieille fille, ou plutôt, méchant, vous ne trouviez personne, car je serais morte d'ennui.

SWIFT, la baisant au front.

A la bonne heure ! Voilà qu'on me gronde. Cela me fait du bien... Quand je pense que je sacrifiais tant de bonheur à ces indifférents, à ces exploiters, à ces perfides ! Mais je suis bien corrigé, bien converti à la vie de famille. (Il tend la main à mistress Dingley.)

ESTHER, gravement.

Il est temps de commencer à être sérieusement mon tuteur, quand j'approche du terme de la tutelle ! Mes ailes ont poussé...

SWIFT.

Voyez-vous cela ! L'oiseau veut déjà quitter sa cage... Est-ce que je vous empêche d'y chanter ?

ESTHER, de même.

Est-ce que vous vous souvenez de mes chansons ? D'ailleurs je ne chante plus, monsieur, je suis devenue une personne grave ; n'est-ce pas, Dingley ?... Je m'occupe de la maison... de nos poules ! Ah ! mon Dieu ! voilà mon secret qui m'échappe ! Nous voulions vous faire la surprise d'une basse-cour !

SWIFT, gaiement.

Une basse-cour !... C'était mon rêve à Londres.

ESTHER.

J'ai appris aussi à jouer aux cartes... avec Dingley... Vous verrez ! nous jouerons le soir.

SWIFT.

Oui, et le matin, nous travaillerons. Je vous apporte des livres de Londres.

ESTHER.

Amusants ?...

SWIFT.

Très-amusants... et instructifs aussi.

MISTRESS DINGLEY.

Des livres de cuisine ?...

SWIFT.

Je n'y ai pas pensé... Mais, aidé de vos lumières... je puis vous en faire un.

MISTRESS DINGLEY.

Ah !... vous seriez bien aimable !

ESTHER.

Ainsi, c'est décidé ? Vous ne nous quitterez plus ?

SWIFT.

Vous quitter ! Dieu m'en préserve ! Mon ambition, ma jolie pupille, je l'enfermerai dans votre basse-cour. Nous causerons, nous babillerons, nous jouerons...

ESTHER, en souriant et un peu confuse.

Mais, M. le Recteur, la paroisse !

SWIFT.

Ah ! oui, la paroisse ! Eh bien ! notre ami Tisdal m'aidera !..

A propos, où êtes-vous donc, docteur Tisdal?... (Il remonte près de Tisdal.) Permettez que je vous présente (montrant Dingley) mistriss Rebecca Dingley, autrement dite, dans l'intimité, *Bec d'inglibus*, devineresse incomparable, un vrai génie dans l'art de faire parler le valet de cœur et la dame de carreau.

MISTRIS DINGLEY, avec dignité.

Nous avons déjà l'honneur de connaître monsieur... de vue.

SWIFT.

Oui, dà!

ESTHER.

Nous allons entendre prêcher Monsieur tous les dimanches.

SWIFT, donnant à Esther une petite tape sur la joue.

Il parle avec onction, n'est-ce pas?... Alors, je n'ai plus à vous présenter ce mauvais sujet-là, docteur. A votre tour, vous avez entendu son petit sermon; mais, si l'on vous a dit qu'elle se nommait Esther Johnson, on vous a trompé, docteur, elle a un nom bien plus poétique : c'est Stella qu'elle se nomme; et, si elle ose soutenir le contraire, je ne fais plus un seul vers pour elle. (Il redescend à gauche.)

ESTHER, à Tisdal.

S'il vous a dit, Monsieur, qu'il s'appelait Jonathan Swift, il vous a trompé : c'est Presto qu'il se nomme.

SWIFT.

C'est ainsi qu'une belle duchesse italienne a trouvé comme mode de traduire mon nom dans sa langue efféminée.

ESTHER, à Swift.

Et... rapportez-vous quelque nouveau surnom de Londres? Les belles dames qui vous ont retenu pendant dix-huit grands mois...

SWIFT.

Quelles belles dames?

ESTHER.

Oh! je m'entends!... J'ai lu de vos poésies à une autre... qui m'a pris mon nom d'Esther.

SWIFT.

Eh! mais! ce nom, elle l'avait avant vous!

ESTHER.

Mais, moi, j'avais place, avant elle, dans votre cœur, et, cette place, je ne la lui laisserai pas prendre. C'est bien assez, Monsieur, que vous lui ayez fait des vers comme à moi, et que,

comme à moi, vous lui avez donné un nom poétique, le nom de Vanessa.

SWIFT.

Il fallait bien lui trouver un autre nom, puisque vous lui contestez celui d'Esther.

ESTHER.

Nous vous gardons, nous vous enfermons, nous vous tenons enchaîné, monsieur le grand homme ! absolument comme Gulliver chez les Lilliputiens.

SWIFT, à Tisdal.

Laissez donc lire vos œuvres aux enfants, voilà comme ils en profitent !

TISDAL, à part.

Que de grâce et de naturel !...

SWIFT, à Esther.

Eh bien ! enchaînez-moi ! jamais captif n'aura moins regretté sa liberté !

ESTHER.

Est-ce bien vrai ? vous vous contenterez de nos... poules et de nos jeux de cartes?... de nos promenades et de nos bavardages ? il n'y aura pas de regrets ?... vous ne soupirez plus après ce beau monde qui vous a gardé si longtemps ?

SWIFT.

Ne parlons plus de ces dix-huit mois d'exil, d'ennuis, d'intrigues dont j'ai honte ! J'ai bien mal employé mon temps de toute manière, ma pauvre Stella... et vous, avez-vous étudié... un peu ?...

MISTRISS DINGLEY.

Si elle a étudié !... ah ! docteur, grondez-la, mais, cette fois, de se fatiguer les yeux. Ne s'est-elle pas imaginé d'apprendre à faire les vers... comme vous ?

SWIFT.

Comme moi !

ESTHER.

Toutes les dames de Londres sont poètes ; j'ai essayé de le devenir... mais, je ne réussis guère... oh ! vous vous moquerez, ce sera de l'esprit de province !

SWIFT.

Ce sera de l'esprit, fait avec le cœur !... c'est le bon ! mais, vous me donnez tout cela, enchanteresse, sans qu'il soit besoin de vous fatiguer les yeux à écrire ! Lire et comprendre, voilà

tout ce que je vous demande, mon enfant. Ne mettez pas d'encre à ces jolis doigts : cela les gâterait.

ESTHER.

Il est jaloux, Dingley... il tremble pour sa gloire.

SWIFT.

Peut-être. Vous êtes ma muse : si vous faites des vers, au lieu d'en inspirer, je deviens inutile...

ESTHER.

Vous ne disiez pas cela aux jolies poètes de Londres !

SWIFT.

Encore !... Allons visiter le jardin du docteur... j'ai hâte de m'installer ici. A bientôt, M. Tisdall

(Il sort, donnant le bras à Esther, et suivi de mistress Dingley.)

SCÈNE VII

TISDAL, seul.

C'est elle !... la Providence a des voies impénétrables !... Le docteur Swift est bon, malgré sa brusquerie ; il me comprendra. Je sens bien que, lui aussi, a un secret dans le cœur, une blessure !... une faiblesse ! car il exagère sa force... mais, celle que j'aime, moi, est la candeur même. Mon Dieu ! le bonheur de ma vie doit-il commencer aujourd'hui ?

(Il s'assied à gauche et tombe dans une profonde rêverie. Patrick entre.)

SCÈNE VIII

PATRICK, TISDAL.

PATRICK.

Est-ce qu'il est parti, monsieur ?

TISDAL.

Qui... le docteur Swift ? le recteur ?

PATRICK.

Lui ! recteur !... oh ! patience, patience ! il n'est pas encore installé.

TISDAL.

Il le sera bientôt, car vous allez tout préparer.

PATRICK.

Parbleu ! c'est déjà fait. Ce diable d'homme a une façon si tyrannique de commander, que, malgré soi, on obéit... Sa chambre est prête... et autre chose, encore !... Ah ! il s'appelle le docteur Swift !

TISDAL, distrait, se lève et passe à droite.

Oui... l'auteur de *Gulliver* !

PATRICK.

Ah bah ! c'est ce monsieur qui, dans son livre... un livre plein de menteries, veut nous faire accroire qu'il y a des pays où les gens sont grands comme mon pouce, des pays où ils sont hauts comme le clocher de la paroisse. C'est lui qui a vu des endroits où les chevaux parlent anglais, et où ils tiennent les hommes à l'écurie !... Eh bien ! je suis content de savoir cela ! j'en suis très-content !

TISDAL, distrait, en remontant.

Oui, Patrick, préparez tout.

PATRICK, se frottant les mains, passe à droite.

N'ayez pas peur, Monsieur.

TISDAL.

Il faudra aussi disposer le pavillon pour ces dames...

PATRICK.

Comment, il est marié ! il a de la famille !... Il ne nous manquait que cela.

TISDAL.

Pour sa pupille et pour la dame qui est avec elle.

PATRICK.

Ah ! oui, sa pupille ! un homme qui écrit des livres pareils n'a pas de pupille... C'est encore un conte pour rire.

TISDAL, vivement, en descendant.

Taisez-vous, Patrick... ces dames méritent tous vos respects ; et si vous vous permettez encore le moindre propos... ce sera me demander votre compte. Songez-y. (Patrick fait un mouvement.) Songez-y !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

PATRICK, seul.

Tiens ! tiens ! tiens ! est-ce que mon maître saurait se mettre en colère ! Moi qui me sentais humilié de servir un homme si pacifique ! (Il passe à gauche.) Mais, cela ne durera pas, malheureusement !... Ah ça ! mes hommes sont à leur poste... la présence de M. Tisdal va donner le signal. (Il remonte et regarde par la fenêtre à droite, 2^e plan.) En effet, je les vois qui s'avancent ! Allez... allez donc ! criez ! (il fait un signe) qu'on vous entende un peu ; montrez qu'on a du cœur et des poumons en Irlande !

(On entend du bruit, un tumulte grossissant, des cris de : Vive Tisdal ! A bas le recteur !)

SCÈNE X

TISDAL, PATRICK.

TISDAL, rentre effrayé.

Le docteur Swift avait raison : il y a un complot. Patrick, qu'est-ce que cela signifie ?

PATRICK.

Cela signifie, Monsieur, qu'on sait ce que vous valez... et qu'on veut vous garder.

(Voix au dehors : Vive Tisdal ! Vive Tisdal !)

TISDAL, veut se diriger vers la fenêtre.

C'est une indignité. Je ne souffrirai pas...

PATRICK, le retenant.

N'essayez pas de les contenir... c'est un torrent !... ils vous aiment tant !... (à part) et ils ont tant bu !...

TISDAL.

Non ! je protesterai contre ces violences.

(Swift paraît sur le seuil de la porte du jardin avec Esther Johnson et mistriss Dingley.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, SWIFT, ESTHER JOHNSON, MISTRISS DINGLEY.

(Les cris redoublent au dehors.)

SWIFT.

Eh bien ! M. Tisdal, avais-je raison ? Est-ce là un complot?...
(A Patrick) Ah ! tu t'y entends. Tu es un bon Irlandais !... Que demandent ces gens ?

PATRICK.

Ils demandent leur recteur !

SWIFT.

Eh bien ! je suis leur recteur.

PATRICK.

Pas vous ; l'autre !... monsieur que voilà !

SWIFT.

Qu'avez-vous contre moi ?

PATRICK.

Dame, Monsieur ! on ne vous connaît pas.

(Il s'écarte à droite.)

SWIFT.

Eh bien ! je vais me faire connaître... et vous donner un moyen de vous débarrasser de moi.

PARICK.

Oh ! si vous faisiez cela !

SWIFT.

Tu sais ce que c'est que les *Lettres du Drapier* ?

PATRICK.

Je le crois bien ; tout bon Irlandais les sait par cœur.

SWIFT.

Et les affiches qui promettent 300 guinées à qui dénoncera l'auteur de ces pamphlets, les as-tu lues ?

PATRICK.

Oui, Monsieur.

SWIFT.

Veux-tu gagner les 300 guinées ?

PATRICK.

Comment !

SWIFT.

Eh bien ! le Drapier, c'est moi.

TISDAL et PATRICK.

Vous, Monsieur !

ESTHER, au fond.

Quelle imprudence !

PATRICK.

Allons donc !... le Drapier, vous !... un Anglais !

SWIFT.

Qui t'a dit que j'étais Anglais?... Je suis un aussi bon Irlandais que vous, monsieur Patrick, et je sais organiser aussi un charivari.

PATRICK.

Vous êtes Irlandais ?

(En dehors, cris : Vive-Tisdal ! Vive Tisdal. — Les dames vont à la fenêtre.)

SWIFT, revenant au milieu de la scène.

Va me dénoncer, drôle ! Vous serez délivrés de moi ; et avec la récompense, vous irez boire. Vous avez assez crié pour avoir soif.

PATRICK.

Moi, dénoncer le Drapier ! moi, livrer l'illustre docteur Swift !

(Voix au dehors : Vive le docteur Tisdal !)

PATRICK, allant à la fenêtre.

Qu'est-ce qu'ils disent donc?... Voulez-vous bien vous taire ! Vive le docteur Swift ! Vive notre illustre recteur, le défenseur de l'Irlande ! Vive Gulliver ! (Il sort en criant.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins PATRICK.

TISDAL.

Quoi ! ces admirables lettres, ces intrépides pamphlets qui valent une armée pour l'Irlande, ils sont de vous !

SWIFT, souriant.

Chut ! c'est un secret, docteur.

MISTRISS DINGLEY.

Un secret confié à cet homme !

SWIFT.

Oh ! il ne me trahira pas. (Voyant Patrick qui rentre.) Eh bien ! on ne crie plus ?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PATRICK.

PATRICK.

Ah ! monsieur ! quel enthousiasme !... Ils vous adorent. Je leur ai dit que vous êtes Irlandais, et que c'est vous, ce génie qui sait donner aux animaux le langage des hommes. Cela leur a coupé la parole. (Cris en dehors : Vive le docteur Swift.) Mais, les voilà qui reviennent. (Il va à la fenêtre.) Et vous allez voir...

SWIFT.

C'est bon ! c'est bon ! Tu m'as l'air de savoir manœuvrer la foule. Tu es, dans ton genre, un agitateur comme moi. M. Tisdal, voulez-vous me céder ce garnement ? Il ne peut convenir à un homme paisible comme vous.

TISDAL s'incline en signe de consentement.

Très-volontiers !

PATRICK.

Oh ! merci, M. Tisdal. (Il baise le pan de l'habit de Swift.) Docteur, c'est désormais entre nous, à la vie, à la mort... Servir l'homme qui a écrit les *Lettres du Drapier* et *Gulliver*, quel honneur ! Mais, je vous suivrais jusque dans cette île ; vous savez, celle qui se promène dans l'air ! (Il remonte.)

SWIFT, à Tisdal.

Voilà les hommes, monsieur Tisdal !... Eh bien ! pour commencer, Patrick, occupe-toi enfin du déjeuner.

PATRICK, se grattant la tête.

Le déjeuner ?... C'est que... je leur avais prêté les casseroles ; mais, ils n'en ont plus besoin. Vive le docteur Swift ! (Il retourne à la fenêtre.)

SWIFT.

Et nous, monsieur Tisdal, allons remercier ces braves gens qui viennent de nous acclamer... l'un après l'autre.

TISDAL, à part.

Miss Johnson chez moi !

SWIFT.

Eh bien ! monsieur Tisdal !... qu'avez-vous donc ?... vous regrettez votre popularité ?

TISDAL.

Je ne regrette rien... (Les dames se dirigent vers le fond.) Permettez-moi de vous faire les honneurs de la paroisse, monsieur le recteur ! (Swift prend le bras de Tisdal.)

PATRICK.

Décidément, M. Tisdal n'était pas notre affaire... Voilà le recteur qu'il nous faut !

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME

Chez Swift — Un salon ouvrant sur un jardin. Porte au fond. Croisée à droite, au deuxième plan. Porte à droite, au premier plan. Porte à gauche, au deuxième plan. Canapé à gauche. Bureau à droite. Petit meuble à gauche, au premier plan, sur lequel il y a des manuscrits.

SCÈNE PREMIÈRE

MISTRIS DINGLEY, entrant par le fond.

Il est charmant, ce presbytère... Plus j'y viens, plus je m'y trouve à l'aise, et M. Tisdal me convient tout à fait. Ah ! si j'étais une personne romanesque, ses complaisances pour moi, ses câlineries pourraient mener loin mon imagination. Mais je suis trop sensée pour croire que ce sont mes beaux yeux qui lui font pousser de si gros soupirs. C'est Esther ; (Elle s'assied sur le canapé.) cela est visible, visible, pour moi... car je suis la seule à m'apercevoir de ce qui se passe... Le retceur s' imagine qu'Esther est encore une enfant ; et, s'il l'aime, c'est pour jouer avec elle. (Elle se lève et passe à droite.) Pourquoi n'épouserait-elle pas M. Tisdal ? Swift va, dit-on, être nommé doyen de Saint-Patrick ! Lorsqu'il ira s'établir à Dublin, il peut bien laisser Laracor en dot à Stella... et à nous trois... provisoirement, nous ferons un délicieux ménage. (Elle tire de sa poche un jeu de cartes.) Je suis seule ; consultons l'oracle, pour voir si mon projet réussira. (Elle s'assied près du bureau.)

SCÈNE II

TISDAL, MISTRISS DINGLEY.

MISTRISS DINGLEY, à Tisdal qui traverse le salon et se dirige vers le jardin.

Eh bien, docteur! vous ne me dites pas bonjour?

TISDAL, une lettre décachetée à la main.

Je vous voyais si occupée!...

MISTRISS DINGLEY se lève.

Moquez-vous bien de mes distractions.

TISDAL.

Comment se porte miss Johnson ce matin?

MISTRISS DINGLEY.

A merveille. Elle est au jardin. (Rappelant Tisdal qui reprend la direction du jardin.) Mes cartes vous scandalisent, avouez-le; et pourtant j'ai bien envie de vous dire votre bonne aventure. Le docteur Swift n'est pas là! (Elle va près du bureau à droite) Coupez, monsieur Tisdal. (Tisdal s'assied) Ah! de la main gauche! C'est cela!... Trois dix!... Changement dans votre situation.

TISDAL, plaisantant.

Précisément; voici une lettre qui me l'annonce.

MISTRISS DINGLEY.

Hein! suis-je infaillible? Mais je suis trop discrète pour demander à mes cartes les secrets de votre correspondance... Qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre?

TISDAL, se levant.

Une pension de cent livres sterling que Monseigneur m'aloue, sur son évêché, pour me dédommager de n'être pas recteur de Laracor.

MISTRISS DINGLEY, bas.

Cent livres! avec ce qu'il a! Eh! mais, ce petit docteur devient un excellent parti... (Haut.) Eh bien! que vous disais-je?... Coupez encore... Oh! que de cœurs!... C'est de l'amour, un grand amour!... Attendez... (Tisdal s'approche.) pour une blonde... qui ne vous voit pas de mauvais œil... Mais, vous ne croyez pas aux cartes!

TISDAL, soupirant.

Je voudrais bien y croire en ce moment !

MISTRISS DINGLEY.

Voilà un soupir qui ne prouve pas qu'elles aient tort.

TISDAL.

Peut-être... jusqu'à présent... mais auront-elles raison jus-
qu'au bout ?

MISTRISS DINGLEY, se levant.

Les cartes ont toujours raison... Rendez-vous plus de jus-
tice ; vous êtes trop modeste !

TISDAL, vivement.

Ne jouez pas avec mon cœur... Si vous saviez !...

MISTRISS DINGLEY.

Vous oubliez que je suis sorcière.

TISDAL, avec transport.

Oh ! ce serait à devenir fou de joie ou de douleur.

MISTRISS DINGLEY.

Voyez un peu !... avec son air froid... il y a un volcan sous
cette neige.

TISDAL.

Chère miss Dingley, si vous vouliez parler pour moi à votre
amie !

MISTRISS DINGLEY.

Comme l'amour rend insinuant !... Je suis persuadée que vous
vous acquitterez fort bien vous-même de la commission. Avant
tout, assurons-nous de M. Swift ; il est jaloux de ses droits de
tuteur ; il vous saurait mauvais gré de ne pas vous être adressé
d'abord à lui... Faites-lui votre demande.

TISDAL.

Vous voulez que moi !...

MISTRISS DINGLEY.

Sans doute. Il vous estime, il vous aime.

TISDAL.

Mais... je n'oserai jamais. (Il passe à droite.)

MISTRISS DINGLEY.

Essayez seulement... Votre timidité vous servira mieux que
l'audace. (On entend Swift chanter en dehors.) Précisément, je
l'entends venir... Allons, monsieur Tisdal, les cartes vous ont
donné raison... donnez raison aux cartes.

TISDAL.

Quoi ! si tôt ?

MISTRISS DINGLEY.

Oh ! le vilain mot pour un amoureux !... Le voici ! il a l'air de bonne humeur, profitez de l'occasion. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE III

TISDAL, SWIFT.

SWIFT, entre en tenant les journaux.

Ah ! c'est vous, Tisdal ! je vous croyais au jardin !

TISDAL.

Je vous dérange ?

SWIFT.

Parce que j'ai les journaux à la main ? voyez, je ne les ai pas seulement ouverts. Est-ce que je ne sais pas bien ce que j'y lirais ? Walpole est un fou qui pousse l'Irlande à la révolte ; il irrite la conscience et la faim, deux ennemies implacables. Je n'ai plus de rôle à jouer : pour ce qui reste à faire, Patrick et ses amis suffisent. (Il passe à droite.)

TISDAL.

Ainsi, vous renoncez bien décidément à la politique ?

SWIFT.

La politique ! l'art de se servir des hommes, en les méprisant ! Je ne veux plus qu'on m'en parle. C'était bon du temps de ma misanthropie. Je ne me mêle plus de l'humanité, depuis que je suis réconcilié avec elle. Je m'en tiens à cette maison pour gouvernement, à ma paroisse pour royaume. Quand je pense qu'autrefois je croyais avoir perdu ma journée, si je n'avais pas décoché quelque bonne épigramme contre Walpole, dont j'avais fait, vous le savez, un acrobate à Lilliput ! Aujourd'hui je ne pourrais plus être méchant ; ce presbytère m'a désarmé. Vous m'enseignerez l'indulgence, la bonté ; et Stella, avec son doux sourire, me donne l'espérance et la joie.

TISDAL.

Tant mieux ! Docteur ! La littérature va hériter de la politique.

SWIFT.

Non pas. Ecrire c'est encore s'occuper des hommes, et, pour écrire, il faut avoir un but de rancune ou de gloriole à satisfaire. Je suis un bonhomme de recteur, affamé de repos, d'oisiveté, de vie contemplative. (Il va à la croisée.) Croiriez-vous, Tisdal, que je n'avais jamais remarqué qu'il pousse de l'herbe dans les champs? Maintenant je voudrais y dormir tout le jour.

TISDAL.

Il y a encore bien de la poésie dans votre dédain de la littérature!

SWIFT.

Eh bien oui! Les vrais poètes ne sont pas ceux qui font des vers, mais ceux qui n'ont pas besoin d'en faire pour savoir jouir de la nature. Quant à moi... il me semble que j'ai des ailes... depuis que j'ai jeté toutes mes plumes.

TISDAL.

Vous êtes heureux?

SWIFT.

Oui, je le suis, et je veux qu'on le soit autour de moi. (Il s'assied près du bureau.)

TISDAL, hésitant.

Si j'osais vous prendre au mot!

SWIFT, lui tendant la main.

Faites, je ne suis pas homme à me dédire.

TISDAL.

Oh non! c'est trop sérieux!

SWIFT.

Eh bien! plus c'est sérieux, mon ami, plus vous devez compter sur moi.

TISDAL.

J'ai si peur d'être indiscret!

SWIFT.

Vous, Tisdal, indiscret! C'est me faire injure que de le penser. Vous avez une demande à me faire: voyons, hâtez-vous! Parlez.

TISDAL, avec un grand effort.

M. Swift, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre pupille.

SWIFT, se levant brusquement.

Hein! la main de...

TISDAL.

J'aime miss Jonhson.

SWIFT.

Elle ! une enfant !-

TISDAL.

Je croyais que son âge...

SWIFT.

Oui... mais une ignorance de la vie, du ménage ! Et c'est vous, Tisdal ! vous un homme sérieux !

TISDAL.

Le bonheur que je demande au ciel est sérieux comme un devoir. Hélas ! c'est à moi qu'il manque bien des choses pour autoriser mes prétentions. Cependant, si le dévouement le plus absolu pouvait suffire.

SWIFT.

Suffire !... suffire ! on ne vit pas de sentiment. Esther n'a presque point de fortune.

TISDAL.

C'est ce qui m'avait donné l'espoir...

SWIFT.

Voilà un beau raisonnement !... Moins la femme a d'argent, plus il en faut au mari ! Et vous vous figurez qu'avec vos honoraires de suppléant !

TISDAL, d'une voix douce.

J'ai d'autres ressources...

SWIFT.

Si vous avez un trésor caché !...

TISDAL, lui donnant la lettre qu'il tient à la main.

C'est en effet, un trésor pour moi que l'intérêt de Monseigneur.

SWIFT, après avoir lu.

Cent livres !... Je vous fais mon compliment,

TISDAL.

Puis-je espérer !

SWIFT, brusquement.

Mon Dieu ! moi je veux tout ce qu'on veut ; ...et pourvu que ma pupille soit heureuse ! pourvu qu'en vous mariant, vous ne mettiez pas vos biens en commun ; car si petit qu'il soit, Esther a un patrimoine, et vous n'avez rien que de viager.

TISDAL.

S'il ne faut qu'une condition aussi juste...

SWIFT.

Sans doute... ; et pourvu qu'Esther dispose de sa rente sans contrôle ;... pourvu qu'il lui soit alloué pour les dépenses de la maison une somme dont elle aura le maniement exclusif ; ah !... et qu'elle ait tout pouvoir sur les domestiques... et qu'elle garde Dingley.

TISDAL.

Quelle marque de confiance puis-je refuser à celle qui m'aura confié le soin de son bonheur ?

SWIFT, surpris.

Vous souscrivez à ces conditions ?

TISDAL.

J'y souscris. A présent ?...

SWIFT, il passe à gauche.

Eh ! morbleu, un peu de patience ! Il faut encore que vous vous engagiez à me prendre pour arbitre de toutes les difficultés qui pourraient s'élever entre votre femme et vous.

TISDAL.

Un tel droit d'intervention !... Docteur, voilà qui est délicat. Le mariage émancipe les mineurs, et moi, à vingt-six ans, je me marierais pour me mettre en tutelle !.

SWIFT, vivement.

Vous refusez ?

TISDAL, de même.

J'accepte. Le choix de l'arbitre me rassure... Est-ce tout ?

SWIFT, avec humeur.

Je n'en sais rien... Vous voulez que je vous improvise tout un code de félicité conjugale ? Si j'avais su votre dessein, si miss Johnson m'avait fait l'honneur de me consulter...

TISDAL. *

Ce sera sa première pensée, j'en suis sûr, dès qu'elle connaîtra le vœu que j'ose former.

SWIFT.

Comment ! elle ne le connaît pas ?... Alors, Monsieur, que venez-vous faire ici ?... Me prenez-vous pour un tuteur de comédie ? Espérez-vous que j'irai violenter à votre profit les inclinations de ma pupille ?...

TISDAL.

A Dieu ne plaise ! Mais je n'avais pas voulu, sans votre agrément...

SWIFT.

Eh ! Monsieur, on commence par le commencement, que diantre ! Voilà deux heures que vous me faites perdre à écouter des projets en l'air... Mon temps est précieux... Je n'ai pas encore pu seulement lire mes journaux ! Au revoir, M. Tisdal ! (il s'assied au bureau) Au revoir !

(Tisdal sort désespéré.)

SCÈNE IV

SWIFT, (seul).

L'égoïste ! Le beau mari pour Stella qui aura besoin longtemps encore d'un guide, d'un appui ! Le beau mari que ce petit homme, si faible de caractère, qui tombe amoureux à première vue et cède au moindre entraînement ! Cette chère Stella, que j'ai à peine revue, il faudrait m'en séparer ! Du tout, je la garde... Elle me fait aimer la solitude, la vie calme ; je lui devrai le repos, l'oubli. (Avec un soupir). Oublier ! c'est souvent plus doux que de se souvenir ! Je comprends que Tisdal trouve ma pupille à son goût : mais ce n'est pas une raison pour que je la lui jette à la tête. A peine si j'ai eu le loisir d'exercer ma tutelle !

SCÈNE V

ESTHER JOHNSON, SWIFT.

ESTHER, entrant par la gauche.

Quel temps fait-il ?

SWIFT.

Un temps superbe, mon étoile, quand vous apparaissez.

ESTHER.

C'est qu'il me semblait avoir entendu votre voix grondeuse...
votre vilaine voix !

SWIFT.

Je discutais avec Tisdal.

Sur quoi ?

ESTHER.

SWIFT.

Sur l'éducation des enfants.

ESTHER.

Alors cela ne me regarde pas.

SWIFT.

Cela ne vous regarde plus, mademoiselle.

ESTHER.

Moquez-vous bien de ce que j'ai grandi.

SWIFT.

Je ne m'en moque pas, j'en ai peur.

ESTHER.

Peur !... pourquoi donc ?

SWIFT.

Parce que vous me quitterez, ingratel... parce que vous vous marierez, Stella !...

ESTHER vivement.

Oh ! mon ami... je ne grandirai plus alors ; car je ne veux pas vous quitter.

SWIFT.

Bien vrai ?

ESTHER.

Bien vrai. Qui donc, M. le recteur, se chargerait de vous égayer quand vous êtes triste ? Qui donc se chargerait de vous rendre sérieux... quand vous êtes dans vos accès de gaité amère ?... Une pupille n'a jamais le droit de ne plus veiller sur son tuteur.

SWIFT.

Voilà des devoirs bien entendus. Et le tuteur ?... me direz-vous, mademoiselle, ce qu'il a à faire ?

ESTHER.

Quand il a de gros plis sur le front et une disposition à la misanthropie, ce qu'il a à faire, c'est de ne plus penser aux ministres, à l'Angleterre, à l'Irlande, c'est de chasser toutes ces vilaines idées... d'aller trouver sa pupille... et...

SWIFT.

Et... Voyons !...

ESTHER, prenant sur la table du fond des raquettes et un volant, descend à droite.

Et... de jouer au volant avec elle.

SWIFT.

Ah ! parbleu, voilà un remède contre l'ennui que je n'aurais pas inventé. Jouer au volant ! c'est une ressource... Je vous avouerai, Stella, que je ne sais pas jouer au volant.

ESTHER.

Comment ! vous ne savez pas ?... vous qui savez tout ?

SWIFT.

C'est une lacune.

ESTHER.

Essayez !

SWIFT, prenant une raquette et le volant.

On pose le volant comme ceci, n'est-ce pas ? et puis, ensuite... on jette comme cela...

ESTHER.

Bravo ! bravo ! c'est tout-à-fait bien ! Vous êtes un aimable tuteur, un aimable camarade.

SWIFT, à part.

Je suis sûr que ce Tisdal ne sait pas jouer au volant, et il songeait à l'épouser !... Il n'est pas assez enfant pour elle.

ESTHER JOHNSON.

En bien ! mettons-nous en place et commençons...

SWIFT.

Ah ! si mes paroissiens me voyaient !

ESTHER.

Ils vous aimeraient ; car c'est cela qui vous fait aimer. (Swift commence à jouer. Patrick entre.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, PATRICK.

PATRICK.

Monsieur le recteur !...

SWIFT, jouant au volant.

Je suis occupé.

PATRICK.

C'est qu'il y a là quelqu'un qui demande à vous parler.

SWIFT, de même.

Qu'on s'adresse à Tisdal.

PATRICK.

C'est à vous-même, M. le recteur, c'est à l'illustre docteur Swift en personne, qu'on a affaire.

SWIFT, de même.

Ah !... Quelle est cette personne ?

PATRICK.

Une dame... une bien belle dame ! mais un singulier nom !
Miss Van... Van... Vanho...

SWIFT, à part.

Miss Vanhomrigh !... Elle ici ! Que signifie ?... (Haut.) C'est bien Patrick !... (Patrick sort.)

SCÈNE VII

SWIFT, ESTHER JOHNSON.

SWIFT, va poser sa raquette sur le bureau.

Stella, mon enfant... il faut me laisser... Une visite importante. ..

ESTHER.

Une de vos belles dames de Londres, n'est-ce pas ?

SWIFT.

Stella !... cette question....

ESTHER.

Oh ! je m'en vais... Avouez que c'est une de ces belles dames... (Geste d'impatience de Swift.) C'est bien !... c'est bien !... je m'en vais... Ah ! nous allons si bien jouer !...

SWIFT.

Nous reprendrons le jeu plus tard... quand cette visite sera partie...

ESTHER.

Vous me le promettez ?

SWIFT.

Parbleu ! je tiens trop à perfectionner mon talent !

ESTHER.

Je sens que je hais... tout ce qui vient de Londres.

SWIFT, la reconduisant vers la porte à gauche.

C'est bon signe, Stella, c'est que vous devenez Irlandaise.

ESTHER.

A bientôt !

SWIFT,

A bientôt !

(Miss Johnson sort par la gauche, deuxième plan.)

SCÈNE VIII

SWIFT, seul.

Elle est ici... Ah ! faible cœur, d'où vient que cette idée te trouble ? je pensais... j'espérais ne plus la revoir ! (Il va pour sortir et rencontre miss Vanhomrigh.)

SCÈNE IX

MISS VANHOMRIGH, entrant par le fond, SWIFT.

SWIFT.

Vous ici ! vous en Irlande !... et votre mère ?

MISS VANHOMRIGH,

Elle est à Londres.

SWIFT.

Avec qui donc êtes-vous venue ?

MISS VANHOMRIGH.

Je suis venue seule.

SWIFT.

Seule !... un pareil voyage ! Quelle nécessité ? quel devoir ?

MISS VANHOMRIGH.

Le devoir de ne pas me sacrifier à l'ambition de ma famille... le devoir de ne pas m'enchaîner, pour un titre de duchesse, à un fat que je méprise.

SWIFT.

Ainsi, votre mariage ?...

MISS VANHOMRIGH,

Il est rompu... Mais, répondez-moi. Vous avez reçu votre nomination de Doyen de Saint-Patrick ?

SWIFT.

Ma nomination !

MISS VANHOMRIGH.

Vous l'ignoriez !... Ah ! tant mieux... j'arrive à temps.

SWIFT.

Que signifie ?...

MISS VANHOMRIGH.

Il ne faut pas accepter, M. Swift !

SWIFT, avec défiance.

Pourquoi donc ?

MISS VANHOMRIGH.

Parce que votre place n'est pas à Dublin... mais à Londres ;
parce que votre place n'est pas dans un presbytère, si grand
qu'il soit, mais à la Chambre des lords !

SWIFT.

La pairie !... Êtes-vous chargée de me l'offrir, de la part de
votre oncle, de lord Walpole ?

MISS VANHOMRIGH.

Non ; mon départ est un secret... Mais, dites un mot, et vous
êtes nommé.

SWIFT.

Comment le savez-vous ?

MISS VANHOMRIGH.

Mon oncle en a parlé devant moi... J'accours vous l'apprendre.

SWIFT.

C'est bien du zèle !...

MISS VANHOMRIGH.

Le ministre qui vous a méconnu vous doit cette *réparation*.

SWIFT.

Ne serait-ce pas plutôt une *préparation* ?

MISS VANHOMRIGH.

Ah ! toujours des jeux de mots ! Vous êtes incorrigible ! (Elle
va s'asseoir près du bureau.)

SWIFT.

Mais votre oncle ne donne rien pour rien... Qu'attend-t-il en
retour ?

MISS VANHOMRIGH.

Pourquoi cette supposition ?... Rien n'est au-dessus d'un
homme tel que vous !

SWIFT.

La pairie pour M. Swift!... c'est exagérer la valeur d'un homme, c'est diminuer la valeur de la pairie!

MISS VANHOMRIGH.

Vous vous estimez trop peu, docteur!

SWIFT.

Au contraire, c'est que je m'estime trop.

MISS VANHOMRIGH.

Un homme comme vous est une puissance.

SWIFT.

Eh bien! soit: je suis une puissance, car j'ai derrière moi tout un peuple qui attend et qui peut se lasser d'attendre. On ne fait pas de marchés, mais on fait des traités de puissance à puissance. Quel traité propose-t-on au représentant de l'Irlande?

MISS VANHOMRIGH, se levant.

L'Irlande peut être servie par vous plus utilement à Londres qu'à Dublin. Calomniez ma démarche: vous n'empêcherez pas que je n'aie fait un rêve qui avait sa grandeur. Je m'étais imaginé que l'auteur de *Gulliver* avait acquis le droit de parler enfin, sans ironie, sans apologue, sans masque, à l'Angleterre et au monde, et qu'il lui fallait pour cela un siège à la Chambre Haute.

SWIFT.

Ce serait un grand honneur qui me déshonorerait!

MISS VANHOMRIGH.

Ah! vous ne me comprenez pas!

SWIFT.

Oh! si, je vous comprends. Vous me promettez une tribune, c'est pour me faire taire!... Vous me montrez Londres, c'est pour me cacher Dublin!... Eh bien! je vous répondrai, comme je répondrais à Walpole, que tout pacte est impossible entre lui et moi... entre ses amis et moi.

MISS VANHOMRIGH.

Mais, c'est la guerre!

SWIFT, s'inclinant et passant à droite.

Les opprimés n'ont pas le droit d'offrir la paix?

MISS VANHOMRIGH.

Réfléchissez!

SWIFT.

Tant que le Parlement anglais s'arrogera le droit de voter des lois pour l'Irlande ; tant que notre industrie enchaînée, écrasée par les prohibitions, sera menacée de la ruine ; tant que la sœur affamera la sœur ; je me souviendrai d'abord que je suis le sujet de ma conscience avant d'être le sujet du roi d'Angleterre, et que je suis le ministre d'un Dieu de justice et de charité avant d'aspirer à être le ministre d'un homme ! Ah ! vous m'offrez la pairie, à moi qui insulte tous les jours à vos pairs d'Angleterre ! Ah ! j'irais m'asseoir dans cette Chambre Haute pour ne plus entendre le cri de douleur qui éclate sur tous les points de l'Irlande ! Mais je trahirais à la fois mon cœur, mon sang, ma gloire ! Mais je mériterais de perdre mon nom !

MISS VANHOMRIGH.

Je vous ai irrité ?

SWIFT.

La colère est une forme de la douleur... J'ai souffert de vous entendre... voilà tout.

MISS VANHOMRIGH.

Et vous m'en voulez ?

SWIFT, avec ironie.

Pourquoi vous en voudrais-je?... Je vous fais mon compliment, au contraire ; vous êtes un diplomate habile.

MISS VANHOMRIGH.

Je l'ai bien prouvé, n'est-ce pas, puisque j'échoue ?

SWIFT.

C'est surtout dans les revers que la diplomatie fait ses preuves. L'esprit est inutile aux gens qui triomphent.

MISS VANHOMRIGH.

Vous abusez donc du superflu?... Je regrette de vous avoir dérangé. (Elle remonte.)

SWIFT.

Oh ! vous avez interrompu une partie de volant ; mais, si vous le voulez, nous pouvons la reprendre...

MISS VANHOMRIGH.

Raillez-moi... moquez-vous !...

SWIFT.

Pourquoi ? Walpole joue bien au volant, lui... sauf que les volants sont des hommes, des hommes de lettres !... Au fait, un écrivain, un volant, c'est tout un ! Deux choses légères,

deux jouets, deux plumes. Mais, si habile qu'il soit à les faire voltiger dans l'air, dites-lui, madame, de ne pas essayer son talent sur moi, car il pourrait bien y briser sa raquette. (Il jette celle qu'il tient à la main.)

MISS VANHOMRIGH, après une pause.

Ah ! vous me méprisez donc bien ?

SWIFT.

Je vous plains !

MISS VANHOMRIGH.

Eh bien ! je ne veux être ni plainte, ni méprisée... Ce soupçon outrageant que vous avez emporté de Londres, il n'ose monter de votre cœur à vos lèvres : mais je le sens à l'amertume de vos paroles... Vous me croyez l'instrument de quelque complot des ministres ; vous redoutez un piège, n'est-ce pas ?

SWIFT.

Peut-être !

MISS VANHOMRIGH.

Ingrat ! avec tout votre génie, vous n'avez pas compris ce qu'il y avait d'amitié dévouée, d'admiration sincère dans ma démarche... Vous vous repentirez un jour d'avoir blessé un cœur qui méritait moins de dédain !

SWIFT.

Cette émotion !...

MISS VANHOMRIGH.

Ah ! les hommes ! ils ne songent qu'à leur orgueil !... Si c'était pour moi, pour moi seule que je vinsse vous chercher... si c'était par égoïsme, pour ravoir mon poète... celui qui m'a donné l'immortalité sous le nom à jamais glorieux de Vanessa !...

SWIFT.

Une telle démarche... si imprudente... pour un si mince intérêt !

MISS VANHOMRIGH, éclatant.

Vous avez raison. J'ai un autre intérêt que je ne vous ai pas encore révélé, une arrière-pensée... honteuse de se produire !... un piège, puisque vous aimez ce mot, mais non celui que vous m'avez fait l'injure de soupçonner...

SWIFT.

Parlez ; je serai trop heureux de reconnaître que j'ai eu tort.

MISS VANHOMRIGH.

Ah ! vous êtes cruel !... Il faut tout vous dire... Cette amitié

tyrannique, c'était de l'ambition... Mes services, je voulais les faire payer !... Cette gloire, j'en étais jalouse, et, en m'associant à la lutte, je voulais un jour être associée par vous au triomphe.

SWIFT.

Que dites-vous ?

MISS VANHOMRIGH.

Je dis que c'est trop de réticences, de suppositions injurieuses... Je dis... qu'il ne me suffisait pas d'être votre élève... votre amie... que j'ambitionnais davantage... et que j'aurais tout fait pour mériter votre nom !...

SWIFT, au comble de l'émotion.

Mon nom !

MISS VANHOMRIGH.

Ah ! vous ne savez pas lire dans les cœurs, puisque vous n'avez pas deviné mon amour !... Mais vous n'avez donc rien vu ? vous n'avez donc rien compris ?

SWIFT, à part.

Elle m'aimait !...

MISS VANHOMRIGH.

Et vous me croyiez l'instrument de lord Walpole ?

SWIFT.

Vous le serviez, Esther, et vous le servez encore, en me disputant à cette retraite.

MISS VANHOMRIGH.

Lui ! Mais que m'importent le ministre, le roi, la politique ! Venez à Londres, non pour accepter les faveurs d'un pouvoir qui veut acheter ce qu'il ne sait pas conquérir ; venez pour lutter, pour vaincre, pour obéir à votre mission, pour défendre l'Irlande que vous abandonnez ! (Swift passe à gauche.) Vous l'aimiez autrefois. Eh bien ! nous serons deux à l'aimer, à la servir ! J'étais folle, vous aviez raison. Qu'est-ce que la pairie, le ministère, la faveur du roi, auprès du rôle de libérateur de l'Irlande, auprès de la reconnaissance de la patrie ? Me croirez-vous enfin, si je me fais Irlandaise pour vous ?

SWIFT, ravi.

C'est vous qui me parlez ainsi, vous, la nièce de lord Walpole !

MISS VANHOMRIGH.

Oui, moi qui suis fière de vous et qui veux que vous deveniez fier de moi. Périssent Londres et l'Angleterre, pourvu que

L'Irlande que vous aimez, soit libre et me permette d'être aimée !

SWIFT, très ému.

Epargnez-moi, Vanessa ! C'est trop, c'est trop de surprise et de joie ! (Il s'assied sur le canapé.) Mais si mon orgueil pouvait s'oublier jusqu'à admettre des rêves impossibles, la réalité, qui vous a faite riche et noble, nous séparerait.

MISS VANHOMRIGH.

Vous allez me reprocher ma fortune et mon rang ? Est-ce qu'il y a une fortune au monde qui vaille le génie ? Est-ce qu'il y a un nom qui puisse s'élever au-dessus du vôtre ?

SWIFT, à part.

Oh ! tant de jeunesse et d'élan ! Mon Dieu ! comme vous me tentez !

MISS VANHOMRIGH.

Allons, mon ami ! dites adieu à ce presbytère, à cette prison. Tous vos sentiments, tout ce qui vous fait penser, agir, vivre enfin, a besoin du monde que vous avez quitté.

SWIFT, à part.

C'était donc pour qu'elle vint me chercher que je la fuyais ! (Il passe à droite.)

MISS VANHOMRIGH.

J'attends votre réponse !...

SWIFT.

Ma réponse ?

MISS VANHOMRIGH.

Je l'attendrai... jusqu'à demain... Il n'y aura plus de pièges entre nous. Je ne veux pas vous arracher de consentement. Vous devez me suivre aussi librement que je suis venue.

SWIFT, à part.

Toutes les délicatesses avec tous les enthousiasmes !... (Haut.) Mais que dira votre mère... que dira lord Walpole ?

MISS VANHOMRIGH.

Si nous revenons ensemble... qui donc hésiterait à me pardonner ?... On n'aura le droit de me blâmer que si je reviens seule !... je vous l'ai dit... je suis libre... L'êtes-vous ?

SWIFT, lui baisant la main.

Demain, j'irai vous porter ma réponse.

MISS VANHOMRIGH.

J'y compte... Au revoir ! (Swift s'incline et la reconduit. Vers le

milieu du théâtre, miss Vanhomrigh, qui a jeté un coup d'œil vers le jardin, s'arrête tout à coup en voyant passer Esther Johnson.)
Quelle est cette jeune fille ?

SWIFT.

C'est miss Johnson, ma pupille.

MISS VANHOMRIGH, avec un soupçon.

Vous m'aviez dit que c'était une enfant ?

SWIFT.

Elle a profité de mon séjour à Londres pour devenir une demoiselle.

MISS VANHOMRIGH, avec intention.

Une demoiselle bonne à marier !

SWIFT.

Aussi, me l'a-t-on demandée en mariage ce matin même.

MISS VANHOMRIGH.

Et... qu'avez-vous répondu ?

SWIFT.

Je n'ai pas encore répondu... Mais je suis décidé... J'y consens.

MISS VANHOMRIGH, gaiement.

Et je ne doute pas que vous n'agissiez en bon tuteur... (A la porte.) A demain, M. Swift !

SWIFT.

A demain !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ESTHER JOHNSON, entrant du fond, PATRICK.

PATRICK, sortant du cabinet de Swift.

Oui, monsieur, je vais le seller.

ESTHER.

Patrick !

PATRICK.

Miss Johnson !

ESTHER.

Vous sortez ?

PATRICK.

Je ne crois pas ; le docteur n'a commandé qu'un cheval.

ESTHER.

Ah ! il va se promener ?

PATRICK.

Lui ! se promener ! Un homme qui a tant de choses en tête ! Je parierais plutôt qu'il court à quelque rendez-vous politique ; car, depuis hier, le docteur ne parle plus que de l'Irlande. Il est méconnaissable, ou plutôt, je le reconnais. C'est bien le grand homme que nous rêvions, que nous attendions. Il a une impatience d'engager la lutte, une gaieté...

ESTHER.

En effet, j'ai cru remarquer que depuis la visite qu'il a reçue hier...

PATRICK.

Oh ! je ne peux pas m'y tromper. J'ai pour cela un baromètre. Quand Monsieur est poli ou taciturne avec moi, c'est tempête ; mais quand il m'accable d'injures, oh ! alors, c'est beau fixe ! Et Dieu sait que, depuis hier, il m'en a régalié !

ESTHER

Mais, où va-t-il ?

PATRICK.

Je l'ignore... Si vous désirez le savoir !...

ESTHER, vivement.

Je ne désire rien, Patrick... La politique ne nous regarde pas, nous autres femmes,... et je ne suis pas curieuse. (Patrick sort par le fond.)

SCÈNE II

ESTHER JOHNSON, seule.

Il sort à cheval, et seul... Oh ! il va rejoindre cette miss Van-homrigh. Mon Dieu ! pourquoi cette femme est-elle venue ?

SCÈNE III

ESTHER JOHNSON, TISDAL, entrant par la droite.

TISDAL, à part.

Aurai-je le courage de lui parler?... Le docteur Swift l'a-t-il prévenue ? Il m'a autorisé à me déclarer... mais jamais je ne me suis senti si indigne d'elle qu'en ce moment !

ESTHER, l'apercevant.

M. Tisdal. si vous désirez parler à mon tuteur, il faut vous dépêcher, car j'étais venu moi-même pour le voir, et il va sortir.

TISDAL.

C'est de vous, miss Johnson, que j'oserai solliciter la faveur d'un entretien. (Il la fait asseoir à gauche).

ESTHER.

De moi, M. Tisdal ?

TISDAL.

L'amitié de M. Swift pour moi m'enhardit à aborder un sujet qui exige d'ordinaire certaines précautions... il s'agit de vous, mademoiselle, de votre avenir !...

ESTHER.

De mon avenir !... Qu'entendez-vous par là ?

TISDAL.

Je sais quelqu'un, miss Johnson, qui, dans ses rêves de bonheur, a toujours demandé au ciel l'affection d'une âme sainte comme la vôtre, et dont le vœu le plus cher serait de vous consacrer sa vie.

ESTHER, émue.

Ce langage...

TISDAL.

Je vous l'ai déjà dit ; c'est au nom de M. Swift.

ESTHER.

Mais alors, pourquoi est-ce vous... et non pas lui ?...

TISDAL.

Il ne veut pas qu'aucune considération de reconnaissance, de soumission, puisse influencer votre volonté ; il vous laisse maîtresse absolue de votre cœur et de votre main.

ESTHER, à part.

Ai-je bien entendu ? Moi qui m'alarmais !... (Haut.) Parlez. parlez.

TISDAL.

M. Swift craint que la vie paisible, mais un peu sévère qu'exige un ministère comme le nôtre, que le séjour de la campagne dans un presbytère comme celui-ci n'effraie votre jeune imagination.

ESTHER, dont l'émotion s'accroît.

Bon tuteur ! Est-ce que j'ai des goûts différents des siens ? Mais cette vie calme, loin du monde, occupée des devoirs du ménage, c'est là précisément mon ambition... je ne suis pas une grande dame, moi ; je n'ai pas été élevée à Londres. Oh ! dites-lui qu'il aurait bien tort de redouter les exigences de celle qui lui doit tant.

TISDAL.

Il ne me reste donc plus alors, miss Johnson, qu'à attendre l'arrêt qui fixe mon sort.

ESTHER souriant.

Votre sort ?

TISDAL.

Depuis la première fois que vous m'êtes apparue, mademoiselle, je vous aime.

ESTHER, surprise.

Vous m'aimez ?

TISDAL.

Ne vous l'ai-je donc pas encore dit ?... Je vous ai aimée longtemps sans espoir, sans oser concevoir un bonheur que l'indulgence de M. Swift fait dépendre maintenant de vous seule.

ESTHER JOHNSON, vivement.

Mais de qui donc me parliez-vous tout-à-l'heure ?

TISDAL.

De moi.

ESTHER, alarmée.

De vous ?... De lui aussi !... Il sait que vous m'aimez ?

TISDAL.

Il le sait, mademoiselle ; j'ai voulu que votre tuteur fût le premier juge de mes prétentions.

ESTHER.

Et... qu'a-t-il répondu ?

TISDAL.

Il les approuve.

ESTHER, se tournant vers lui et fondant en larmes.

Mais alors, il ne m'aime pas, M. Tisdal, il ne m'aime pas !
(Elle passe à droite.)

TISDAL.

Qu'ai-je entendu ?

ESTHER.

Pardon ; je vous fais de la peine !

TISDAL.

Elle l'aime !... Ah ! le ciel me devait plus de pitié ! Aimer de toute son âme, et ne rencontrer qu'indifférence et mépris !

ESTHER.

Oh ! M. Tisdal, moi qui ai pour vous l'amitié la plus tendre !

TISDAL.

L'amitié ! un sentiment banal qui se donne à plusieurs !

ESTHER, avec élan.

N'est-ce pas ? Mieux vaudrait la haine !

TISDAL, à part.

Comme elle l'aime !

ESTHER.

Il ne faut pas m'en vouloir, mon bon monsieur Tisdal ; je souffre tant ! Il en aime une autre, il en aime une autre ! (Elle tombe sur le bras de Tisdal.)

TISDAL, la soutenant.

O mon Dieu ! Est-ce à moi que vous venez de terrasser, est-ce à moi que vous donnez à soutenir ce précieux fardeau ?... Pauvre enfant ! sa confiance me dicte mon devoir. Je croyais, à force d'amour, avoir mérité le bonheur avec elle. Insensé ! je méritais mieux que cela, puisque je suis appelé à souffrir et à me dévouer pour elle !

ESTHER.

Que parlez-vous de bonheur ! Il n'y en a plus. Il en aime une autre, cette miss Vanhomrigh !... Elle est venue ici... je l'ai vue. Elle a quitté l'Angleterre pour le suivre, pour le chercher, pour l'emmener. Ah ! nous allons bien pleurer ensemble, mon ami !

TISDAL, faisant un effort.

Votre ami ! Oui, j'accepte ce nom ; je le réclame, mademoiselle. Mais qui vous a dit que miss Vanhomrigh était une rivale ?... N'y a-t-il pas dans ce monde d'autres intérêts que l'amour ? Le docteur Swift est un homme politique... Nous l'oublions, nous ; mais ses adversaires, ceux qui en ont besoin ou qui en ont peur s'en souviennent. Miss Vanhomrigh est la nièce de lord Walpole !

ESTHER.

Vous penseriez ?... Oh ! non, non ; et quand je voudrais vous croire... n'est-il pas bien certain qu'il ne m'aime pas, qu'il ne m'aimera jamais, puisqu'il vous a permis de m'épouser ?

TISDAL, avec effort.

Par excès de délicatesse, sans doute ; pour vous laisser libre. Il

m'avait fort mal accueilli d'abord... Si vous l'aviez entendu !

ESTHER.

Vous me donnez des espérances que vous n'avez pas !... Ah ! si je pouvais vous croire !

TISDAL.

Il faut me croire, miss Johnson. M. Swift a quitté Londres et toutes les séductions qui pouvaient l'y retenir, pour vous et pour vous seule !... Depuis qu'il est ici, son unique pensée est votre bonheur... La démarche qu'il m'a autorisé à faire n'était qu'une épreuve.

ESTHER.

Quoi ! je pourrais être heureuse !... aimée de lui !... Mais vous, M. Tisdal ?

TISDAL.

Moi !... Ne vous inquiétez pas de moi ! Il est plus d'un bonheur en amour ; et, au défaut du plus grand, de celui qui m'est interdit, et qui vous est réservé, c'en est un bien réel aussi que de se dévouer à ce qu'on aime. Vous m'acceptez pour confident... je ne suis pas fort à plaindre. Je serai heureux... quand vous serez heureuse, c'est à-dire bientôt.

ESTHER, ravie.

Heureuse ! Je le suis déjà !... Ah ! j'ai honte d'être si égoïste et devant vous !

TISDAL.

Soyez-le ! Ne l'est pas qui veut : il faut espérer pour l'être. (Swift appelle Patrick en dehors.)

ESTHER.

Ah ! mon ami, le voilà !... Il va la rejoindre !

TISDAL, résolument,

Il n'ira pas. (Esther sort par le fond.)

ESTHER.

Il n'ira pas ?

TISDAL.

Je vous le promets.

SCÈNE IV

TISDAL, SWIFT entre de gauche.

TISDAL.

Vous sortez, docteur ?

SWIFT.

Oui, mon ami, une affaire urgente...

TISDAL.

N'y allez pas, docteur, n'y allez pas !

SWIFT.

Que signifie ?...

TISDAL.

Miss Johnson sait où vous allez !

SWIFT sévèrement.

Monsieur !

TISDAL.

Elle est jalouse !

SWIFT.

Jalouse ! comment ?

TISDAL.

Elle est jalouse... elle vous aime !

SWIFT avec emportement en passant à droite.

Qui vous a dit cela ? Qui vous a fait ce conte ridicule ? Dingley, sans doute.

TISDAL.

C'est miss Johnson.

SWIFT.

Elle !... à vous !... à vous qui l'aimez !...

TISDAL.

A moi qui l'aime, à moi qui sais tout ce qu'on souffre à aimer sans être aimé !

SWIFT.

Vous vous êtes mépris, Tisdal. Il est impossible que ma pupille !... non !... non !... je vous le répète, c'est une invention de Dingley, ou bien c'est un prétexte pour vous refuser.

TISDAL.

Ne parlez pas ainsi, docteur. La sincérité, la candeur de miss Johnson éclataient dans la douleur qu'elle a laissé voir.

SWIFT.

C'est tout au plus un petit roman qu'elle s'est mis en tête, mais qui n'a pas atteint son cœur. Ne craignez rien.

TISDAL.

Je crains tout, au contraire. Miss Johnson n'est point accessible à ces idées de roman que vous supposez. Elle vous aime, à mourir de votre indifférence, de votre abandon.

SWIFT.

Pensez donc que je pourrais être son père!

TISDAL.

Elle vous aime, docteur! Ne voyez plus en elle une enfant : votre esprit a éclairé, échauffé le sien... Prenez pitié d'elle!

SWIFT, fièrement.

Pitié!... Ma pupille n'a besoin de la pitié de personne, ni de la mienne, ni de la vôtre. De quel droit vous mêlez-vous...

TISDAL avec impétuosité.

De quel droit?... Mais vous ne m'entendez donc pas? Ce droit, je l'ai payé du sacrifice de mon amour. Vous me croyez trop peu égoïste, aussi! Si j'ai renoncé à tout espoir pour moi, j'en'ai pas renoncé à tout espoir pour elle. (S'attendrissant) Quelle consolation aurais-je, si elle n'est pas heureuse? Il me faut son bonheur, à moi, pour que la vie me soit supportable. (Il éclate en sanglots.)

SWIFT, lui tend la main.

Vous êtes... un brave cœur!

TISDAL.

Docteur, vous n'irez pas?... N'est-ce pas que vous n'irez pas?

SWIFT.

Que voulez-vous que je vous promette?

TISDAL avec effort.

Vous aimez miss Johnson?

SWIFT.

Sans doute, comme mon enfant, comme ma famille. Je me laissais aller au charme de sa douceur, de sa simplicité... et quand vous m'avez demandé sa main, j'ai eu, je le reconnais maintenant, un mouvement d'égoïsme. J'ai eu peur de vous livrer la joie, le sourire de mon foyer.

TISDAL.

Eh bien! entre une étrangère et votre pupille, hésitez-vous?

SWIFT.

Une étrangère ! Non ; celle qui a quitté Londres, égarée par trop d'illusions sur-moi, ne peut être traitée comme une étrangère !

TISDAL.

Mais de votre aveu même, elle vous tendait un piège.

SWIFT.

Je vous ai trompé!... je me suis trompé moi-même ; si elle mêle la politique et l'ambition à la tendresse, elle a raison ; elle m'a deviné. Si vous l'aviez entendue, mon ami, comme elle, me sacrifiait l'Angleterre, les ministres ! comme elle prenait plus que moi et contre moi-même la défense de ma gloire ! Et vous voulez que je fasse éclater de douleur ce cœur généreux et fier !

TISDAL.

Je veux que vous empêchiez miss Johnson d'en mourir.

SWIFT.

Les âmes faites pour le calme peuvent se résigner ; ce sont les âmes ardentes, comme celle de Vanessa, pour lesquelles tout est à craindre.

TISDAL.

Oh ! que je prévois de malheurs !

SWIFT, avec ironie.

Je suis bien ridicule, n'est-ce pas ! et l'amour prend cruellement sa revanche ! A mon âge, indifférent aux folies romanesques, l'esprit tendu vers un but sérieux, je deviens un séducteur sans m'en douter ! On meurt de mon abandon ; et, quoi que je fasse, je trahis un sentiment auquel je dois beaucoup, sans avoir rien promis.

TISDAL.

Vous ne devez rien à miss Vanhomrigh !

SWIFT, sur le même ton.

Je ne lui dois rien ! Non c'est vrai. Elle m'apporte son nom, sa réputation, son honneur ; elle devine, par une mystérieuse intuition, que je me défends contre mon amour pour elle. Belle inspirée, faite pour rendre jaloux tous les gentils hommes d'Angleterre, elle vient à moi : et lorsqu'elle m'a tout sacrifié, je ne lui dois rien ! Ah ! Tisdal !... je comprends et j'admire ce qu'il y a d'héroïque dans votre insistance ; mais prenez garde de vouloir m'entraîner avec vous au-delà de l'humanité ! Vous êtes un homme de cœur, vous êtes un homme de conscience,

j'en appelle à votre conscience, j'en appelle à votre cœur. Jugez-moi.

TISDAL, levant les mains au ciel.

Pauvre miss Johnson !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V

SWIFT, seul.

Ne partez pas !... A l'entendre, on aurait cru que je pouvais rester. Parlons vite, au contraire .. (Il fait quelques pas pour sortir et s'arrête)... Bon Tisdal ! pauvre Stella !... Pourquoi Dieu met-il sur ma route ces deux créatures parfaites que je voudrais rendre heureuses et que je ne puis que désespérer ? Si je vais rejoindre Vanessa, c'est une démarche décisive, irrévocable. Et cette chère Stella ! (Il réfléchit). Voilà donc à quoi aura abouti mon serment de la protéger, d'être pour elle une famille ! (Il s'assied à gauche.) Au premier combat, je l'abandonne, je romps tous les liens qui m'unissent à elle !... (Il se lève avec résolution.) Non, je ne désertai pas. Il faut qu'on sente le *Drapier* jusque dans mon amour... Je ne serai pas au-dessous de Tisdal ; il se sacrifie pour Stella, et... moi... j'hésiterais !... Vanessa elle-même me comprendra... Il y a sous cette vivacité de sentiment, un fond de raison qui ne lui fera pas défaut. Non ! non ! je n'irai pas !

SCÈNE VI

SWIFT, MISS VANHOMRIGH.

SWIFT.

Esther ! quelle imprudence !

MISS VANHOMRIGH.

Pourquoi tardez-vous tant à venir !

SWIFT.

Parce que je me demandais si je devais aller vous rejoindre.

MISS VANHOMRIGH.

Alors, il fallait m'écrire... je serais partie.

SWIFT.

J'aime mieux vous voir, pour vous faire comprendre ce qui se passe en moi, le doute qui m'arrête...

MISS VANHOMRICH.

Est-ce encore de mes sentiments que vous doutez ?...

SWIFT.

Je doute des droits qu'ils me donnent... Mais avant tout, ne restez pas ici... je vous en conjure, vous vous compromettez... Votre honneur !

MISS VANHOMRICH.

Mon honneur !... Il est entre vos mains !

SWIFT.

Oui, Vanessa, entre les mains d'un honnête homme, entre les mains d'un pasteur dont le devoir est de ramener au bercail la brebis égarée.

MISS VANHOMRICH.

Un sermon !... c'est par un sermon que vous m'accueillez !

SWIFT.

Dans un premier moment de surprise, profondément touché de votre démarche, j'ai été ébloui, entraîné ; mais, depuis lors j'ai eu le temps de réfléchir, d'écouter la raison, la délicatesse, votre intérêt même... A votre tour, écoutez-les ! C'est un des dangers les plus sérieux dans la vie d'un homme qu'un peu de gloire accompagne, que cet enthousiasme des cœurs jeunes qui croient aimer l'écrivain, quand ils n'aiment que ses idées. Ce n'est pas vers le recteur que la brillante miss Vanhomrigh est accourue ; c'est vers l'auteur de quelques livres, lus comme on lit à vingt ans.

MISS VANHOMRICH.

Non. Il est trop tard... Si vous me désavouez, je suis perdue !

SWIFT

Vous êtes au bord d'un abîme ; vous pouvez encore reculer.

MISS VANHOMRICH

Eh bien ! si je le puis, je ne le veux pas ; je suis perdue ! je suis perdue !

SWIFT.

(A part.) Elle n'écoute rien... Pour la sauver, mon Dieu, que faire ? Ah !... (Haut.) Mais vous voulez donc qu'on dise que je vous recherche, pour votre rang dans le monde, pour votre fortune !...

MISS VANHOMRICH.

Vous avez peur de l'opinion ?

SWIFT.

Je n'ai peur que de ma conscience qui me dit que pour accepter un si grand sacrifice, il faut être bien sûr de le mériter.

MISS VANHOMRIGH.

Les scrupules ne viennent qu'à ceux qui n'aiment pas.

SWIFT.

L'amour chez l'homme d'honneur, n'étouffe pas la raison.

MISS VANHOMRIGH.

La raison ! Ah ! votre vraie raison, c'est... cette... jolie fille qui nous épiait hier... cette fille jalouse, et... qui vous aime !

SWIFT.

Quand cela serait !

MISS VANHOMRIGH.

Cela est !

SWIFT.

Eh bien oui !... cela est.

MISS VANHOMRIGH.

Et c'est à cause d'elle que vous me refusez ?

SWITH.

C'est à cause d'elle.

MISS VANHOMRIGH, avec fureur.

Il en convient ! il en convient !

SWIFT.

De grâce, écoutez-moi.

MISS VANHOMRIGH. (Elle passe à droite.)

A quoi bon ? La chose s'explique d'elle-même. (Elle remonte.

SWIFT, l'arrêtant.

Vous m'entendrez... L'injustice de vos reproches vous y oblige, et ma tâche est assez douloureuse pour que je ne l'aggrave pas encore en laissant calomnier mes motifs. (Fausse sortie d'Esther.) Vous m'entendrez... (Il la prend par la main et la fait asseoir presque de force, à droite, il se place à côté d'elle)... Oui, vous ne vous êtes point trompée ; cette jeune fille m'aime... Quand vous êtes arrivée ici, j'ignorais son secret, comme, il y a deux jours, j'ignorais encore le vôtre... Je sais qu'elle m'aime, mais... elle croit cet amour ignoré de moi. Miss Johnson est ma pupille, mon enfant ; elle n'a pas un seul parent au monde, pas d'autre ami que moi. J'ai promis, j'ai juré d'assurer son bonheur à tout prix ; je ne reculerai devant aucun sacrifice pour tenir ma promesse. Voilà, Esther, de quelle nature sont

les liens qui me retiennent ici... Courbons-nous sous cette nécessité, séparons-nous, comme il convient à des gens qui doivent un jour, qui doivent bientôt se revoir... (Miss Vanhomrigh a écouté, immobile comme une statue.) Vous ne répondez pas !... (Elle se lève et veut sortir.) Vanessa vous m'avez parlé de votre amour, je vais en juger !... Savez-vous pourquoi miss Johnson l'emporte sur vous dans cette lutte ? C'est que je ne l'aime pas, entendez-vous ? Savez-vous pourquoi je vous sacrifie à elle ? C'est que je me sacrifie moi-même... c'est que je vous aime !...

MISS VANHOMRIGH, exaltée et ravie.

Il m'aime ! je suis aimée ! (Elle descend en scène.)

SWIFT.

Oui, ja vous aime. J'ai quitté Londres, parce que je vous aime. Notre amour, Vanessa, doit nous donner le courage de nous résigner... Esther Johnson est une enfant que la jalousie tuerait... Laissez-moi la préparer doucement, lentement, à la pensée que je puisse en aimer, en épouser une autre !

MISS VANHOMRIGH.

Vous m'aimez !... vrai ?

SWIFT.

Je vous aime, Vanessa !

MISS VANHOMRIGH, vivement.

Disposez de moi, mon ami. Que faut-il faire ? Partir, n'est-ce pas ? Eh bien ! je suis prête ; me voici ! Je ne me plains pas, je suis aimée ! Je suis aimée !

SWIFT.

Merci, Vanessa, merci ! Je n'attendais pas moins de vous. Personne ne vous a vue entrer, n'est-ce pas ? Je vais veiller à ce que personne ne vous voie sortir, (Il sort à la droite.)

SCÈNE VII

ESTHER, MISS VANHOMRIGH.

MISS VANHOMRIGH.

Il m'aime ! Je sens mon cœur qui déborde. (Apercevant Esther et devenant rêveuse.) Miss Johnson ! .. Elle est belle !

ESTHER.

Encore cette femme ! (Elle veut se retirer.)

MISS VANHOMRIGH.

Vous me fuyez ? Un mot, mademoiselle.

ESTHER.

Je croyais trouver ici mon tuteur... et...

MISS VANHOMRIGH.

Il est sorti... pour empêcher sans doute cette rencontre... dont je suis heureuse.

ESTHER, s'arrêtant.

Ah !

MISS VANHOMRIGH.

Vous n'aurez plus longtemps à souffrir de ma présence... Je pars... Je retourne à Londres... J'y retourne seule !... (Siella descend.) Et pourtant !... Ce départ qui vous ravit, à votre place, moi, je voudrais l'empêcher !

ESTHER.

Madame !

MISS VANHOMRIGH.

La feinte est inutile entre nous, mademoiselle, vous aimez le docteur Swift !...

ESTHER, avec simplicité.

C'est vrai !

MISS VANHOMRIGH.

Vous croyez l'aimer... Et vous ne voyez pas qu'en le retenant dans ce pays, vous vous faites l'ennemie de son repos, de sa gloire, de son bonheur !

ESTHER.

Moi !

MISS VANHOMRIGH.

Oui, vous, que la reconnaissance abuse, et qui tuez en lui l'homme de génie, pour garder près de vous le tuteur !

ESTHER.

Moi ! moi !

MISS VANHOMRIGH.

Ah ! si vous aviez dans l'âme un peu de cette admiration profonde que je ressens pour une des gloires de l'Angleterre, vous comprendriez que cette vie obscure, en Irlande, n'est pas digne de lui.

ESTHER.

Mais, cette retraite, c'est lui qui l'a choisie.

MISS VANHOMRIGH.

Par dépit, d'abord, par résignation, par dévouement pour vous, ensuite.

ESTHER.

Comment ! il se sacrifie ?

MISS VANHOMRIGH.

Vous voyez bien que vous ne le comprendrez jamais, puisque vous n'avez pas deviné son héroïsme.

ESTHER.

Je croyais avoir deviné la fatigue, l'amertume qu'il apportait de Londres... Je croyais qu'il voulait se reposer des admirations égoïstes du monde.

MISS VANHOMRIGH.

Osez donc lui demander s'il ne les regrette pas, ces admirations ?

ESTHER.

Il se souvient de ce qu'elles lui ont coûté !

MISS VANHOMRIGH.

Vous calomniez sa gloire.

ESTHER.

Je cherche à pénétrer son cœur... C'est bien librement qu'il est revenu ; il a dit adieu à ces intrigues, à ces fausses amitiés, à ces vanités de Londres.

MISS VANHOMRIGH.

Il s'est menti à lui-même !

ESTHER.

Ah ! vous l'admirez, et vous l'accusez de caprice et de mensonges ? Non, c'est un homme sincère ; sa véritable gloire, ce sont ses livres... Où serait-il mieux pour en écrire de nouveaux ?

MISS VANHOMRIGH, avec ironie.

Des romans champêtres !

ESTHER.

Des romans où il mettra son âme, et qui seront des chefs-d'œuvre ! Ici, tout lui rend le travail doux et facile : sa famille qui l'entoure de respect, ses paroissiens qui l'admirent, la nature qui lui sourit et Dieu qui le bénit pour sa grandeur et pour sa bonté !

MISS VANHOMRIGH.

Voilà ce que vous voulez en faire !... Croyez-vous qu'il se condamnera sans murmure, à désertier ces luttes qui ont leur

ainertume, sans doute, mais qui ont aussi leurs enivrants triomphes ?

ESTHER.

Eh bien ! quand il sera las de notre paisible bonheur, je l'emmènerai à Londres

MISS VANHOMRIGH.

Mais, à Londres, le comprendrez-vous mieux ?... Au milieu de ce monde brillant que vous ne connaissez pas, et dont chaque regard ironique sera pour vous une meurtrissure.

ESTHER.

Qu'importe ? Je souffrirai... mais il sera heureux !

MISS VANHOMRIGH.

Heureux ! heureux, dites-vous, avec le remords d'avoir troublé votre existence ! Oh ! si vous l'aimez vraiment, laissez-le libre !

ESTHER, avec éclat.

Libre de vous suivre !... de vous épouser !

MISS VANHOMRIGH, avec explosion.

Eh bien ! oui, puisque c'est moi qu'il aime !

ESTHER, se contenant à peine.

Il vous aime ?... Vous le croyez ?... Vous le supposez ?

MISS VANHOMRIGH.

Il me l'a dit.

ESTHER, pleurant.

Il vous l'a dit ?... O mon Dieu ! ô mon Dieu ! (Elle tombe sur une chaise à droite.)

MISS VANHOMRIGH.

Ce n'est pas pour triompher que je vous parle ainsi. Triste triomphe ! puisqu'il me quitte, puisqu'il se décide à renoncer, pour vous, à tout le bonheur qu'un amour partagé peut promettre !

ESTHER, pleurant.

Je savais bien qu'il vous aimait !

MISS VANHOMRIGH.

Mais c'est à vous qu'il se sacrifie ! amour, gloire, génie ; il immole tout à votre tyrannie filiale !

ESTHER.

Lui ai-je rien demandé ?

MISS VANHOMRIGH.

Non, mais il prévient vos exigences.

ESTHER, sanglottant.

Mes exigences !... Je n'en ai pas, Madame. Oh ! je n'en ai pas... Pendant ce dernier voyage à Londres, j'ai bien souffert... et je ne lui ai pas laissé croire une seule fois que je souffrais. Il m'a élevée, il m'a protégée, il peut me quitter, il peut m'oublier, je le bénirai toujours pour ses soins ; mais, je ne lui demande pas d'immoler son ambition.

MISS VANHOMRIGH.

Puisque le hasard, Mademoiselle, a mis entre nous une rivalité, soyons rivales en courage, en fierté !

ESTHER, se lève.

Oh ! je ne suis pas votre rivale, moi !... Vous êtes belle, riche, noble... je ne suis qu'une pauvre fille... mais, je l'aime autant que vous, mieux que vous. Seulement, je ne sais pas lutter... je souffre et je meurs ! (Elle retombe assise.)

MISS VANHOMRIGH.

Non, vous vivrez... mais vous empêcherez un suicide... J'étouffais mon cœur pour vous épargner une larme ; affermissez le vôtre pour rendre celui que vous aimez à la vie brillante qui l'attend ! (Elle s'avance vivement vers Swift.) On vient !... pesez tout ce que je vous ai dit.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SWIFT, sans voir Esther Johnson.

SWIFT.

Vous pouvez maintenant sortir, Vanessa ! (Il va pour lui offrir la main ; mais elle passe rapidement, et sort sans l'attendre.)

MISS VANHOMRIGH.

C'est bien !... Adieu, M. Swift !

Au moment où Swift va la suivre, il est retenu par un sanglot d'Esther Johnson.

SCÈNE IX

SWIFT, ESTHER JOHNSON.

SWIFT, revenant sur ses pas.

Vous étiez là ?... Qu'avez-vous ?

ESTHER, se levant, tout en pleurs.

Est-ce vrai, mon ami, que je suis égoïste, ingrate, que je ne vous aime pas assez? Est-ce vrai que vous vous immolez à moi?

SWIFT.

Stella, mon enfant, qui a pu vous dire?...

ESTHER, de même.

Est-ce vrai que, sans moi, vous seriez pair d'Angleterre, ministre?

SWIFT.

Mais, je n'ai pas d'autre ambition que votre bonheur!

ESTHER,

Est-ce vrai que vous aimez tant cette femme? Est-ce vrai que, sans moi, vous l'épouseriez?

SWIFT.

Qui vous a dit cela?

ESTHER.

Elle, ici, à l'instant même.

SWIFT, avec fureur.

Elle!...

ESTHER.

Elle m'a fait honte de ma faiblesse; elle m'a reproché de vous aimer.

SWIFT.

Oh! c'est infâme!

ESTHER.

Eh bien! j'aurai du courage, mon ami; j'essaierai de ne pas mourir.

SWIFT.

Sa conduite est odieuse! Qu'ai-je à attendre d'une âme pareille?

ESTHER.

A-t-elle dit vrai, mon ami? a-t-elle dit vrai?

SWIFT.

Oh! les pressentiments qui me faisaient la fuir ne me trompaient pas... elle me vendrait comme elle vous tuait, Stella!

ESTHER.

Me tuer!... Elle avait raison, si vous l'aimez.

SWIFT, marchant à grands pas.

Il n'y a qu'une réponse à lui faire, et je la ferai... (Après un silence.) Stella, voulez-vous être ma femme?

ESTHER.

Votre femme !... Oh ! ne vous jouez pas de moi !

SWIFT.

Devant Dieu qui m'entend, devant Dieu dont je suis le ministre, Stella, voulez-vous être ma femme ?

(Esther, suffoquée de joie, veut parler, se jeter à ses pieds ; il la retient et la fait asseoir sur le canapé.)

SCÈNE X

SWIFT, TISDAL.

SWIFT, lui donnant la main.

Mon ami, vous allez être content de moi.

TISDAL.

J'ai vu partir miss Vanhomrigh. Tout est rompu ?

SWIFT.

Vous m'avez dicté ma conduite, je vous obéis !...

TISDAL, ému.

Vous épousez miss Johnson ?

SWIFT.

Je l'épouse.

TISDAL, suffoquant.

C'est bien !... Ah !... c'est très-bien !... Et quand ?...

SWIFT.

Le plus tôt possible... ce soir !...

TISDAL.

Qui officiera ?

SWIFT.

Je ne sais pas encore.

TISDAL.

Voulez-vous de moi ?

SWIFT.

De vous ?... Oui !...

TISDAL, à part.

Seigneur ! soyez béni !

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

SWIFT, TISDAL, entrant ensemble du fond.

SWIFT, sérieux et préoccupé.

Merci, Tisdal !... (Il lui serre la main.) Je croyais que ces dames nous suivaient...

TISDAL, appuyant sur le mot.

Madame Swift est rentrée un instant chez elle.

SWIFT.

Ma femme !... Marié ! je suis marié ! Eh bien ! si c'était à recommencer, j'agiserais de même. J'ai tenu le serment que j'avais prêté à sir William Temple.

TISDAL.

Vous avez fait votre devoir.

SWIFT.

Comment hésiterait-on, mon ami, quand on vous a pour conseil... et pour modèle ?

TISDAL.

M. Swift, il ne vous reste plus qu'à avancer d'un jour votre départ.

SWIFT.

Pourquoi donc ? Quelle hâte avez-vous d'être débarrassé de moi ?

TISDAL.

Vous ne pouvez le croire. C'est de l'ennui de votre nouvelle installation que je voudrais vous voir délivré, monsieur le doyen de Saint-Patrick.

SWIFT.

Que ce soit aujourd'hui ou demain, peu importe ! Mais non, vous avez raison, et j'ai été lent à comprendre. Mon pauvre ami, j'abuse de votre courage, de votre générosité. Vous avez fait plus que votre devoir, vous, en consacrant notre union, et il est par trop cruel de vous imposer la vue de notre bonheur. (Avec mélancolie.) Et, cependant, il n'est pas fait pour inspirer de la jalousie ! (Il s'assied près du bureau.)

TISDAL.

Je ne suis point jaloux, docteur ; et, pourtant, j'aurais besoin de vous laisser croire à cette jalousie pour avoir un prétexte de vous éloigner... Mais, je ne veux pas qu'un soupçon, qu'une ombre passe sur notre amitié... c'est pour vous, pour vous seul que j'ai hâte de vous voir partir.

SWIFT.

Pour moi ?

TISDAL.

Pour madame Swift... le voisinage de miss Vanhomrigh !...

SWIFT.

Ah ! Tisdal ! ne prononcez pas ce nom... Ce qui est fait est irrévocable ! elle en prendra son parti.

TISDAL.

Le pensez-vous ?

SWIFT.

D'ailleurs, ne m'a-t-elle pas elle-même contraint de choisir ? Ne s'est-elle pas armée d'un ayeu pour frapper sa rivale ? Oh ! les femmes !... Je tiens à rester, au contraire, pour lui dire...

TISDAL.

Prenez garde ! je redoute votre violence !

SWIFT.

Ma violence !... Oh ! oui, j'aime ce reproche. Je n'ai pas eu assez d'empire sur moi-même, n'est-ce pas ? Je n'ai pas assez réfréné mon cœur, osez le dire !... J'ai usé au contraire de ménagements infinis. Est-ce que je suis responsable d'une fatalité inouïe ?

TISDAL, gravement.

Il n'y a pas de fatalité... pour un ministre de l'Évangile.

SWIFT.

Il y a des occasions de sacrifice, n'est-ce pas ? Eh bien ! ne me suis-je pas sacrifié ! Que veut-on encore ?

TISDAL.

Hélas ! à quoi aboutiront tous ces sacrifices ?

SWIFT.

Ce n'est pas en vue de mon bonheur que j'ai opté pour le devoir. Rassurez-vous ; je sais à quoi ce mot m'oblige, et je ne faiblirai pas... Vous voulez que je parte aujourd'hui pour Dublin ?... j'y consens.

TISDAL.

Tout de suite ?

SWIFT.

Dans une heure....

TISDAL.

Voilà une bonne parole, je vais tout préparer pour ce départ. (Tisdal sort.)

SCÈNE II

SWIFT, seul.

Oui, il vaut mieux partir. Dans notre Doyenné de Saint-Patrick, Stella sera heureuse. Et moi ! (Avec un soupir.) Moi je prendrai ma part de ce bonheur. Tout est bien ainsi. Mais, n'ai-je pas agi avec trop de précipitation ? Peut-être pouvais-je assurer son bonheur autrement ! Tisdal a raison ; je me crois fort, je ne suis que violent... Vanessa !... Je ne dois plus la revoir... je ne la verrai plus !... (Il s'absorbe dans ses rêveries, et s'assied à droite.)

SCÈNE III

SWIFT, PATRICK.

PATRICK, entrant et le regardant.

Monsieur ! (A part.) Voilà la mine qu'il me fait depuis hier,

Il avait la bonté de me dire des injures toute la journée ; il me parle, depuis hier au soir, quand il me parle, avec une douceur humiliante. Qu'est-ce qu'il a ? qu'est-ce qu'il peut avoir ?.. Il me paie bien, c'est vrai... il y a chance pour qu'il augmente mes gages ; maintenant qu'il est nommé doyen de Saint-Patrick, c'est encore vrai... Mais moi, je ne tiens pas aux gages... seulement ; je tiens aux procédés, et les siens me manquent... Je vais lui demander mon compte .. (Haut.) Monsieur le Doyen !...

SWIFT, sortant de sa stupeur.

Qu'est-ce ?

PATRICK.

Je viens vous demander mon compte...

SWIFT, stupéfait.

Ton compte ! toi ! mon bon Patrick !

PATRICK, à part.

Là ! encore... (Haut.) Oui, monsieur...

SWIFT.

Tu as trouvé une meilleure place ?

PATRICK.

Non, monsieur !

SWIFT.

Et que vas-tu faire ?

PATRICK.

Je ne sais pas, monsieur...

SWIFT.

Tu ne sais pas !... Alors pourquoi me quitter ?

PATRICK.

Parce que je vois bien que mon service déplaît à monsieur.

SWIFT, se levant et entrant en colère.

Oui, sans doute, il me déplaît, animal... Mais, crois-tu, par hasard, trouver un maître à qui il ne déplaît pas ? Fainéant ! ivrogne !

PATRICK, s'épanouissant.

Ah ! ah ! à la bonne heure... voilà le baromètre qui remonte ! Les injures, cela fait du bien !...

SWIFT.

Au surplus, cela te regarde... Qu'est-ce que je te dois ? (Il passe à gauche.)

PATRICK.

Oh ! monsieur !

SWIFT, le contrefaisant.

Quoi ! Oh ! monsieur !... je te demande ce que je te dois ?

PATRICK, se jetant à genoux.

Oh ! monsieur ! ne me chassez pas !

SWIFT, il passe à droite

Comment ! que je ne te chasse pas, animal !

PATRICK.

Non, monsieur, je vous en supplie.

SWIFT.

Ah ça ! est-ce que tu ne viens pas de me demander ton compte ?

PATRICK.

Si, monsieur.

SWIFT.

Son compte ! un drôle que je ne gardais que par charité !

PATRICK.

Oui, monsieur !

SWIFT.

Une brute, qui ne sait faire œuvre de ses dix doigts !

PATRICK.

Oui, monsieur.

SWIFT.

Un gredin qui devrait s'estimer heureux de ne pas être jeté à la porte.

PATRICK.

Oui, monsieur.

SWIFT, lui tirant l'oreille avec colère.

Mais, qui est-ce qui voudra de toi, misérable ? (Il le fait passer à droite.)

PATRICK.

Personne, monsieur, personne.

SWIFT.

Tu crèveras de faim.

PATRICK.

Oui, monsieur.

SWIFT.

Et tu viens me mettre le marché à la main ?

PATRICK.

J'ai eu tort, monsieur, j'ai eu tort ; je ne le ferai plus... Mais du moment que monsieur le Doyen me traite comme par le passé !...

SWIFT.

Impudent ! Tu mériterais que je te prisse au mot !

PATRICK.

Oh ! monsieur ! Vous n'auriez ensuite qu'à tomber sur un estique parfait ! Qui gronderiez-vous ?

SWIFT, riant.

Je te défends d'avoir de l'esprit, drôle !

PATRICK.

Monsieur sait que je suis incapable de le voler.

SWIFT.

Voilà que tu deviens flatteur, maintenant. Allons, va boire, et laisse-moi tranquille.

PATRICK.

Boire ! Nous avons donc une petite réunion politique ?

SWIFT.

Il entre bien du vin dans ton patriotisme... Écoute... Nous partons aujourd'hui pour Dublin. Tâche de savoir d'ici-là ce qu'on pense des nouveaux édits qui viennent d'être affichés.

PATRICK.

Monsieur, on n'attend qu'un signal !...

SWIFT.

Pour un charivari, n'est-ce pas ?...

PATRICK.

Ah ! monsieur, ne parlez pas de cela ! Est-ce que monsieur me garde rancune ?

SWIFT.

Allons, sors, et souviens-t'en : la première fois que tu me demandes ton compte... je te le donne !

PATRICK.

Ah ! monsieur !

SWIFT.

Allons, sors !

PATRICK, heureux.

Oui, oui, je m'en vais ! (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV

SWIFT, seul.

Oui ! oui ! à Dublin ! à Dublin !... J'ai quitté Londres pour

chercher le repos ; mais je n'en veux plus maintenant, il m'est funeste. La lutte ! l'action ! voilà ce qu'il me faut ! Allons à Dublin : c'est là que je dois donner le signal ! Milord Walpole ! mes chagrins vont vous coûter cher ! (Il prend son chapeau et se dispose à sortir.)

SCÈNE V

MISTRISS DINGLEY, ESTHER, SWIFT, TISDAL.

ESTHER.

Vous sortez, mon ami !

MISTRISS DINGLEY.

Eh bien !... Et notre déjeuner de noces ?

SWIFT, cherchant à plaisanter.

Voilà ce que c'est que d'épouser un ambitieux ; il faut subir l'inconvénient des grandeurs. L'archevêque a convoqué le chapitre pour m'installer dans mes fonctions de Doyen. Soumettons-nous, madame la doyenne ! Je reviendrai vous chercher pour le départ.

MISTRISS DINGLEY.

Quel départ !

SWIFT.

Nous allons aujourd'hui même à Dublin.

ESTHER.

Ah ! je vous remercie, mon ami !... Voilà un voyage qui comble tous mes vœux.

MISTRISS DINGLEY.

Quant à moi, je n'aurais pas été fâchée d'avoir un peu plus de temps...

SWIFT.

Pour ranger vos cartons et vos caisses ?... Comment, une devineresse de votre force n'avait-elle pas prévu cet événement ?

ESTHER.

Permettez-vous que nous nous établissions ici en vous attendant ?

SWIFT.

N'êtes-vous pas chez vous ?

ESTHER, prenant un livre sur le bureau.
Je serai même avec vous, car voici *Gulliver*.

SWIFT, la baisant au front.

A bientôt, chère amie !

ESTHER.

A bientôt !

MISTRISS DINGLEY.

Au revoir, monsieur le Doyen !

(Swift sort par le fond.)

SCÈNE VI

ESTHER, MISTRISS DINGLEY, TISDAL.

ESTHER, à Tisdal, qui s'apprête à sortir.

Eh quoi ! docteur, vous m'abandonnez aussi ?

MISTRISS DINGLEY.

Vous n'êtes pas attendu par l'archevêque, monsieur Tisdal !

TISDAL.

J'ai aussi quelques devoirs indispensables à remplir ; mais ils ne m'obligent point à quitter Laracor, et j'espère bien être revenu auprès de vous, beaucoup plus tôt que lui.

ESTHER.

Revenez le plus vite possible ; ce ne sera jamais assez tôt à mon gré.

(Tisdal sort par le fond.)

SCÈNE VII

ESTHER, MISTRISS DINGLEY.

ESTHER.

Comme il est triste ! (Elle s'assied sur le canapé.)

MISTRISS DINGLEY.

Dame ! après ce qui s'est passé !

ESTHER.

Que voulez-vous dire ?

MISTRISS DINGLEY.

Que je comprends les chagrins de ce petit docteur.

ESTHER.

Mais à quoi pensez-vous donc ?... C'est de mon mari que je parle.

MISTRISS DINGLEY.

Lui ! Oh ! par exemple ! J'admiraïs son air gracieux, enjoué !

ESTHER.

Oui, son air ; mais quelle tristesse on sentait sous cet enjouement !

MISTRISS DINGLEY.

L'ennui de vous quitter !

ESTHER.

Peut-être le regret de ce qu'il a fait !

MISTRISS DINGLEY.

Voulez-vous bien vous taire, petite jalouse !

ESTHER se lève.

Jalouse !... Oui, je le suis de ses pensées qu'il me cache... Il s'est décidé bien vite, Dingley. (Elle va s'asseoir près du bureau.)

MISTRISS DINGLEY.

Mais il s'est décidé. Comment ! il vous épouse, quand rien ne l'y oblige, et vous n'êtes pas rassurée ?

ESTHER.

J'aurais dû refuser, peut-être... J'ai été égoïste.

MISTRISS DINGLEY.

Voulez-vous bien vous taire ! J'ai consulté trois fois les cartes cette nuit, et elles assurent une félicité sans nuages.

ESTHER.

Vous n'avez pas consulté miss Vanhomrigh !

MISTRISS DINGLEY.

Non ; mais je sais que cette belle dame doit partir ce matin pour retourner à Londres... Ainsi ne la redoutez pas, et ne faites pas la coquette avec le bonheur.

ESTHER.

Je ne suis pas coquette, Dingley, mais j'ai peur ! Le mariage,

d'ordinaire est une fête ! On ne le cache pas comme une faute, comme une faiblesse. Le mien, célébré au milieu de la nuit, avait un caractère sinistre. Le marié était pâle comme un condamné ; le prêtre ! vous le connaissez, le prêtre !... était pâle et tremblant aussi. Moi, je suis sûre que j'étais encore plus pâle qu'eux !

MISTRISS DINGLEY.

Mais non, Stella, vous étiez émue, voilà tout... comme on doit l'être.

ESTHER.

On eût dit un office funèbre. J'ai senti une main glacée mettre une autre main glacée dans la mienne !

MISTRISS DINGLEY.

Quelle imagination !... Vous faites de la poésie romanesque, ma chère enfant, à propos d'une chose grave ! Se marier, ce n'est pas si gai qu'on le croit !

ESTHER.

Et cet homme, qui était à l'angle de la rue lorsque je suis entrée avec vous par la petite porte du presbytère... (Elle passe à gauche.) Il était encore là quand nous sommes sorties...

MISTRISS DINGLEY, riant.

Bah ! quelque pauvre amoureux du clair de lune, qui ne se doute guère de la terreur qu'il vous a causée.

ESTHER.

Quand M. Tisdal, de sa voix si douce et si triste, a sommé les assistants de déclarer s'ils connaissaient quelqu'empêchement au mariage qui allait s'accomplir, il m'a semblé que miss Vanhomrigh allait entrer dans la salle et élever la voix pour protester.

MISTRISS DINGLEY.

Oui ; mais personne n'a parlé, mais la cérémonie s'est terminée sans encombre, et vous voilà mariée à votre cher Presto, ainsi que les cartes me l'avaient annoncé... Mariée à l'auteur de *Gulliver*, quel honneur ! Et ce qui ne gâte rien, mariée au Doyen de Saint-Patrick, avec mille livres sterling de revenu et une belle maison où nous allons emménager bientôt... Sans compter que le Doyen que l'en craint beaucoup à la cour (et c'est comme si on l'aimait) ne peut manquer d'être, avant peu, premier ministre, ambassadeur, excellence !... Allons, riez donc en pensant à toutes ces belles choses !

ESTHER.

Oh ! pourvu qu'il ne se repente jamais de m'avoir mis au doigt cet anneau. (Elle le baise avec transport.) Tous mes vœux seront comblés !

MISTRISS DINGLEY.

Qu'il se repente de votre bonheur ! ne le craignez pas, mon enfant. Vous serez heureuse, et... pour toujours. Qui vient là ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PATRICK, du fond.

PATRICK.

Mistriss Dingley, c'est miss Vanhomrigh !

ESTHER.

Miss Vanhomrigh ! (Elle se lève et passe à droite.)

PATRICK.

Elle demande miss Jonhson.

ESTHER, avec effroi.

Moi !

MISTRISS DINGLEY, à Esther.

Que craignez-vous ? ne suis-je pas là ? (Haut.) Faites entrer, Patrick. (Elle va près d'Esther.)

SCÈNE IX

ESTHER, MISTRISS DINGLEY, puis MISS VANHOMRIGH.

MISTRISS DINGLEY.

Je vais la recevoir, laissez-moi faire.

Entrée de miss Vanhomrigh.

MISS VANHOMRIGH, à mistriss Dingley, qui l'invite à s'asseoir.

C'est inutile, madame ; ce qu'il me faut, c'est d'être seule avec mademoiselle... J'ai à lui parler en particulier.

MISTRISS DINGLEY, hésitant.

Mais... cependant !...

ESTHER.

Laissez-nous, mon amie .. (Bas.) Elle est chez moi, maintenant... j'aurai du courage.

(Mistriss Dingley veut protester, mais sur un signe affectueux d'Esther Johnson, elle se retire d'un air majestueux, par la gauche.)

SCÈNE X

ESTHER, MISS VANHOMRIGH.

MISS VANHOMRIGH, avec une violence contenue.

Mademoiselle... je viens me justifier à vos yeux.

ESTHER.

Vous !...

MISS VANHOMRIGH.

Oui, moi ! dont la conduite hier a dû vous paraître bien ridicule. Oh ! ne cherchez pas à m'excuser... bien ridicule ; car vous avez bien dû rire de moi, au fond du cœur, quand je vous ai débité toute cette morale.

ESTHER.

Vous m'avez donné, madame, d'excellents conseils dont je veux faire à l'avenir la règle de ma conduite.

MISS VANHOMRIGH.

Oh ! j'en suis convaincue ! Mais croyez, à votre tour, que je me serais gardée de vous parler de devoir et de délicatesse, si j'avais su ce que je sais à présent.

ESTHER, à part.

Elle a appris notre mariage !... Pauvre femme ! (Haut.) Je ne me souviens plus de rien.

MISS VANHOMRIGH, avec ironie.

C'est vraiment trop d'indulgence... Mais je ne me pardonnerai jamais de vous avoir traitée en petite fille, quand c'est moi qui ai fait preuve d'une ingénuité... d'une naïveté !...

ESTHER.

Vous n'aviez pas tort ; j'étais, en effet, bien peu intelligente ; mais vous m'avez ouvert les yeux. Ce serait un crime d'en-

chainer la vie, la juste ambition, le génie du docteur Swift. Qu'il marche à sa destinée !... je l'exhorterai ! je le suivrai !

MISS VANHOMRIGH.

Le suivre ! vous ? Permettez, je recommence à vous trouver naïve, en effet ; si vous ne comprenez pas que l'espèce de droit que vous avez sur M. Swift est précisément ce qui me rend tous les miens !

ESTHER, à part.

Que veut-elle dire ?

MISS VANHOMRIGH.

Hier, j'ai pu avoir la bonté de respecter en vous des illusions, des espérances !... Je n'ai pas aujourd'hui à respecter vos souvenirs. Contentez-vous du passé ; c'est à moi que l'avenir appartient. Il n'y a plus de lutte possible entre nous... Vous n'êtes plus ma rivale, vous êtes vaincue... Vous ne pouvez plus prétendre au nom de Jonathan Swift

ESTHER, à part.

Son nom ! elle ne sait donc pas !

MISS VANHOMRIGH.

Je me retirais devant la pupille innocente, et pure... mais maintenant !...

ESTHER.

Eh bien ! maintenant il a suffi d'un jour pour épuiser tant de générosité !

MISS VANHOMRIGH.

Ah ! voilà de l'audace ! me railler, quand d'un mot je puis vous confondre !

ESTHER JOHNSON,

Ce mot ! dites-le, madame ! Parlez, parlez !

MISS VANHOMRIGH.

Que je parle ! Mais vous ne lisez donc pas assez de mépris dans mes yeux ? mais vous ne voyez donc pas que je me contrains, que c'est un reste de pitié qui m'empêche de vous jeter au visage cette flétrissure !

ESTHER, levant la tête avec douceur.

C'est précisément cette injure que j'attends.

MISS VANHOMRIGH.

Ah ! vous me défiez ! Voilà donc cette jeune fille tremblante et chétive qu'il fallait épargner !

ESTHER.

De grâce, si vous m'avez épargnée hier... ne m'épargnez pas aujourd'hui.

MISS VANHOMRIGH.

C'en est trop!... Eh bien ! miss Johnson, vous la pudeur, la candeur même, est-il vrai que cette nuit, vous soyez entrée chez le docteur Swift ?

ESTHER.

C'est vrai !

MISS VANHOMRIGH.

Ainsi, vous avouez que vous êtes sa maîtresse ?

ESTHER, passant à gauche, avec dignité.

Que Dieu me pardonne la douleur que je vais vous causer, et qu'il vous pardonne l'injustice de vos soupçons!... Je suis sa femme ! (Esther sort par le fond.)

SCÈNE XI

MISS VANHOMRIGH, seule.

Sa femme!... sa femme! Ah!... (En poussant ce cri, elle tombe à la renverse sur un fauteuil.)

SCÈNE XII

MISS VANHOMRIGH, MISTRISS DINGLEY.

MISTRISS DINGLEY, entrant précipitamment.

Ce cri!... miss Vanhomrigh sans connaissance!... (Elle s'empresse de lui porter secours, et appelle :) Patrick!... Patrick!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PATRICK.

MISTRISS DINGLEY, à part.

Que s'est-il donc passé entre elles?... Patrick, allez chercher

un médecin, et empêchez Esther Johnson de venir ici. (Patrick sort.)

SCÈNE XIV

MISS VANHOMRIGH, MISTRISS DINGLEY.

MISTRISS DINGLEY.

La voici qui se ranime!... comment vous trouvez-vous, mademoiselle.

MISS VANHOMRIGH, reprenant peu à peu ses sens, reconnaissant mistress Dingley

Cette femme!... Ah! je me souviens!... Répondez-moi, répondez-moi, madame!... sont-ils mariés?

MISTRISS DINGLEY, hésitant.

Mais?...

MISS VANHOMRIGH.

Pas de mystère inutile... Votre pitié ne me sauverait pas... Elle me l'a dit.

MISTRISS DINGLEY.

Puisqu'elle vous l'a dit!

MISS VANHOMRIGH.

C'est donc la vérité? Non..., non... vous mentez..., c'est impossible.

SCÈNE XV

MISS VANHOMRIGH, MISTRISS DINGLEY, TISDAL.

MISTRISS DINGLEY.

Tenez! voilà monsieur qui les a mariés, il vous dira si je mens.

TISDAL.

Comment vous avez eu l'imprudence de lui dire?...

MISS VANHOMRIGH.

Monsieur !... N'est-ce pas qu'elle ment ?... Ce serait infâme !... N'est-ce pas qu'elles ont menti, ces deux femmes ? Vous êtes un honnête homme... vous n'auriez pas prêté les mains à une pareille perfidie !... Mais parlez donc ! parlez donc, monsieur... N'est-ce pas que vous ne les avez pas mariés ?

TISDAL.

Du courage, mademoiselle...

MISS VANHOMRIGH.

Je ne vous demande pas de m'exhorter... Ont-elles dit vrai ? Répondez !... (Tisdal s'incline.) Elles n'ont pas menti, et vous ne voulez pas mentir !... Mariés ! ils sont mariés ! Oh ! le lâche !... le lâche !...

TISDAL.

Miss Vanhomrigh, revenez à vous !... la douleur vous égare... Si vous saviez ce qui s'est passé !...

MISS VANHOMRIGH, avec violence.

Je le sais !... il m'a trahi, il m'a menti, lui !... il est marié ! marié !... (Elle s'avance sur le devant de la scène.) Ainsi, je suis perdue... il rira de moi. (Elle passe à droite.) Non, je veux qu'il pleure !... (Elle tire de son sein un petit flacon et le porte à ses lèvres, sans être vue par Tisdal et par mistress Dingley.) Voilà qui me délivre et qui me venge... (A Tisdal.) Monsieur, vous lui direz que je l'ai maudit, et que vivante ou morte !...

TISDAL.

Au nom du ciel, ne parlez pas ainsi !...

MISS VANHOMRIGH, jetant le flacon.

Pourquoi donc ?... puisque je vais mourir !

TISDAL.

Grand Dieu ! qu'avez-vous fait ?... Mistress Dingley, du secours... un médecin !

MISTRESS DINGLEY.

Patrick est allé en chercher un.

MISS VANHOMRIGH, marchant avec peine.

A quoi bon ?... Ce poison-là ne pardonne pas ! Je ne veux pas rester ici... Je ne veux pas mourir ici... dans la maison du parjure, du mensonge... (Tisdal lui tend la main.) Quoi !... cette

main qui les a unis !... Laissez-moi !... laissez-moi !... (Elle tombe sur le canapé et prend le livre qu'Esther lisait.) Son livre !... Le fourbe !... (Elle le déchire.) C'est son cœur... c'est son cœur que je voudrais tenir ainsi !... (Elle prend des papiers sur le bureau.) Ses manuscrits...

MISTRISS DINGLEY, intervenant.

Mademoiselle !...

MISS VANHOMRIGH passe à droite.

Ne m'approchez pas !... (Mistriss Dingley recule effrayée.) Ses manuscrits... ses poésies... ses rêves... ses mensonges !... Ah ! tout, tout, jusqu'à son nom !... Si je pouvais tout détruire !... (Elle déchire les manuscrits et tombe épuisée sur la chaise près du bureau.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, PATRICK, UN MÉDECIN.

MISTRISS DINGLEY, voyant entrer Patrick et le médecin.
Ah ! sauvez-la, Monsieur !

TISDAL, lui remettant le flacon.

C'est du poison, docteur !

(Le médecin secoue la tête et s'approche de miss Vanhomrigh.)

MISS VANHOMRIGH.

Que me voulez-vous ?

LE MÉDECIN.

Mes soins vous sont indispensables, madame.

MISS VANHOMRIGH.

Non... non !... Je ne veux pas !... Ce n'est pas un médecin qu'il me faut !

LE MÉDECIN, offrant à miss Vanhomrigh un breuvage.

Permettez-moi de prendre les précautions que votre état exige.

MISS VANHOMRIGH.

C'est inutile, monsieur ; je ne veux pas !

LE MÉDECIN.

Mon devoir m'oblige...

MISS VANHOMRIGH.

Votre devoir ! c'est de soulager ceux qui souffrent... Eh bien ! laissez-moi mourir.

TISDAL.

Mais c'est un crime, madame !

MISS VANHOMRIGH.

Et ce qu'il a fait, lui !... est-ce un crime ? Si vous osez l'absoudre, ne me condamnez pas !

LE MÉDECIN.

Le temps presse...

TISDAL.

Que faire, mon Dieu ! que faire !

MISS VANHOMRIGH, à Tisdal.

Monsieur, vous êtes un ministre de Dieu ! C'est vous que je charge de mes dernières volontés... Mettez-vous là... Vous jurez de m'obéir... vous le jurez !... On trouvera ici, dans ces papiers, des lettres de moi... et, chez moi, des lettres de Swift... Qu'on les réunisse... que le tout... soit... imprimé... et... publié...

TISDAL.

Ne songez pas à cela !

MISS VANHOMRIGH.

J'y songe, au contraire... Ecrivez... Voici mes dernières volontés... J'entends que tout soit imprimé et publié. M. Swift... vient... d'être nommé... Doyen de Saint-Patrick... n'est-ce... pas ?

LE MÉDECIN.

Oui, madame.

MISS VANHOMRIGH, à Tisdal.

Ecrivez !... Ma volonté... formelle... est... d'être... enterrée... à Dublin... dans le cimetière... de Saint-Patrick..., en face... des fenêtres du presbytère. Je veux avoir un tombeau qui se voie de loin, de très-loin. (Elle tombe sur le canapé.)

LE MÉDECIN, bas à Tisdal.

Elle se meurt !

TISDAL.

Madame, pensez à Dieu !

PATRICK, regardant par la porte.

Le Doyen !... Voici le Doyen !...

TISDAL.

Qu'il n'entre pas !... qu'il n'entre pas !...

MISS VANHOMRIGH, se redressant tout à coup.

Lui !... le lâche !... lâche !... lâche !... (Elle veut aller à Swift, et tombe au moment où il paraît.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Le Doyenné. — Dans le fond une large fenêtre. Sur le premier plan, à gauche, une petite porte. Porte au deuxième plan à droite. Porte au premier plan à droite. Grand fauteuil à droite. Table à gauche. Guéridon au fond à droite. Petites banquettes au fond, à droite et à gauche de la fenêtre. Mobilier dans le style gothique. — Quand la fenêtre est ouverte, on aperçoit au milieu du cimetière un grand tombeau sur lequel est une inscription. — Au lever du rideau la fenêtre est entrebâillée.

SCÈNE PREMIÈRE

(Au lever du rideau on entend sonner; mistriss Dingley traverse le théâtre.)

MISTRISS DINGLEY, seule.

On a sonné à la porte de la rue!... (Elle regarde.) C'est Patrick... Allons! Encore un espoir déçu!... Quand cela finira-t-il?...

SCÈNE II

MISTRISS DINGLEY, PATRICK, avec un panier au bras.

MISTRISS DINGLEY.

Eh bien! Patrick! quelles nouvelles?

PATRICK.

Aucunes. (Il pose son panier au fond, à droite.)

MISTRISS DINGLEY.

M. Tisdal?

PATRICK.

Il n'a rien appris.

MISTRISS DINGLEY.

Je commence à craindre, Patrick, que, dans son désespoir, M. Swift n'ait voulu mourir l...

PATRICK.

Se tuer ! lui ! oh ! je ne le crains pas. Ce sont les gens obscurs qui se tuent, pour devenir célèbres... Il sait, d'ailleurs, qu'il est trop nécessaire à l'Irlande, surtout dans ce moment-ci..

MISTRISS DINGLEY.

Oh ! quand la passion parle !...

PATRICK.

M. Tisdal, que je viens d'aller voir, et qui, par parenthèse, m'a chargé de ce panier de fruits pour Madame... M. Tisdal est persuadé qu'il reviendra, qu'il a voulu se cacher, pour ne pas se donner en spectacle, pour laisser à ses yeux le temps de sécher.

MISTRISS DINGLEY.

Qu'il se dépêche donc alors, l'orgueilleux, de faire acte de fierté ; car, ici, on perd patience...

PATRICK.

Est-ce que miss Johnson ?...

MISTRISS DINGLEY.

C'est elle, surtout, qui expie cette mort terrible, dont-elle a été si épouvantée. Elle ne dort plus, elle ne mange plus, elle ne pleure même plus. Si son cœur ne battait pas à rompre sa poitrine, on croirait, par moments, que c'est déjà fini.

PATRICK.

S'il revenait, il serait temps encore de la sauver.

MISTRISS DINGLEY.

Ah ! il faudrait qu'il revînt bien vite. Quant à moi, j'ai presque aussi peur de son retour... que de la nouvelle de sa mort... (On sonne dans l'appartement.) Mais, Esther me sonne pour que je l'aide à se transporter ici. Vous lui offrirez vous-même les fruits du jardin de Laracor ; c'est la seule chose pour laquelle elle n'ait pas de répugnance !

(Elle sort par le premier plan à droite.)

SCÈNE III

PATRICK, seul.

C'est un catafalque que ce doyenné ! Et, avec cela, pour récréation, la vue d'un cimetière. (Il pose son panier de fruits sur la table, à gauche.) Si, du moins, le doyen était ici ! Pauvre homme ! je comprends le saisissement qu'il a eu. Mais, c'est égal !... ce n'est pas une raison pour rester si longtemps absent. Sans doute, je sais ce qu'on doit d'égards aux femmes, mais l'Irlande avant tout... Voici Madame !... dans quel état !...

SCÈNE IV

ESTHER, MISTRISS DINGLEY, PATRICK.

ESTHER, marchant péniblement, vient de droite, premier plan, appuyée sur mistress Dingley.

Vous me rapportez des fruits de Laracor, Patrick !... (Patrick les lui présente.) Ils sont magnifiques... (Elle s'assied à gauche, près de la table.) Est-ce que M. Tisdal ne viendra pas ?

PATRICK.

Au contraire, Madame, au contraire... je ne l'ai précédé que d'un quart d'heure. Il ne trouve plus de soleil à Laracor, depuis que vous n'y êtes plus.

ESTHER.

M. Tisdal ne vous a rien dit de particulier ?

PATRICK.

Rien... Cependant...

ESTHER.

Cependant !

PATRICK.

Il m'a dit qu'il espérait... un peu... beaucoup... que certaines raisons lui faisaient supposer que...

ESTHER.

Ne vous efforcez pas de mentir... pour me donner une fausse

joie... mon bon Patrick... vous me feriez plus de mal que de bien... Je vous remercie de l'intention.

PATRICK.

Je vous atteste... (A part, en passant à droite.) Allons! bon! moi qui mens si bien quand il s'agit d'une malice... je deviens tout maladroit lorsqu'il s'agit d'une bonne action... (Haut.) Vous n'avez rien à me commander, Madame?...

ESTHER.

Rien, Patrick...

PATRICK, à part, en s'en allant doucement.

Je ne peux pas voir souffrir les femmes.

(Il sort, premier plan à droite.)

SCÈNE V

ESTHER, MISTRISS DINGLEY.

MISTRISS DINGLEY.

(On entend des bruits de marteaux.) Encore ce bruit. Fermons la fenêtre!

ESTHER.

Oh! j'ai tant besoin d'air! Pourquoi fermer cette fenêtre, Dingley?... C'est ce bruit de marteaux, n'est-ce pas?

MISTRISS DINGLEY.

Sans doute. Ils ont fait un chantier à notre porte...

ESTHER.

Un tombeau! C'est ce tombeau que l'on bâtit! Le mien!

MISTRISS DINGLEY, à part, en descendant un peu à droite.
Toujours cette idée fixe!

ESTHER.

Il doit être à peu près fini.

MISTRISS DINGLEY.

Dieu merci! Et nous n'entendrons plus ces affreux marteaux! (Le bruit de marteaux cesse.)

ESTHER.

Alors, je n'ai plus longtemps à souffrir.

MISTRISS DINGLEY.

Oh ! la superstitieuse !

ESTHER.

Vous verrez ! vous verrez ! Est-ce que, jusqu'ici, mes présentiments m'ont trompée ?

MISTRISS DINGLEY.

A-t-on jamais vu une pareille obstination ? Si vous ne vous taisez pas, Esther, je vous ferai gronder par le docteur Tisdal... que voici.

SCÈNE VI

ESTHER, MISTRISS DINGLEY, TISDAL.

ESTHER.

Bonjour, mon bon docteur... je vous remercie des beaux fruits que vous m'avez envoyés.

TISDAL.

Comment allez-vous aujourd'hui ?

ESTHER, lui donnant la main.

Mieux, quand je vous vois.

MISTRISS DINGLEY, bas à Tisdal.

Ainsi, rien de nouveau ?

TISDAL, de même.

Rien !

MISTRISS DINGLEY, elle sonne.

Oh ! c'est pour en mourir. (Patrick paraît.) Le thé...

TISDAL, bas à mistress Dingley.

Elle est encore plus abattue qu'hier.

MISTRISS DINGLEY, de même.

Il faudrait absolument l'emmener d'ici, docteur !

TISDAL, de même.

Comment l'y décider ? j'ai déjà mis en avant tant de prétextes et sans succès !... (On apporte le thé... Tandis que mistress Dingley s'occupe à le faire, Tisdal se rapproche d'Esther. Haut.) N'est-ce pas que les fruits de mon jardin sont bien beaux ? Savez vous pourquoi je vous les ai envoyés ?

ESTHER.

Parce qu'ils sont beaux !

TISDAL.

C'est pour vous tenter ; c'est pour que vous veniez vous-même en faire la récolte. Si vous voyiez comme les branches plient sous le fardeau ! C'est une bénédiction du ciel... Mon jardin est un paradis..

ESTHER.

Un paradis... perdu, mon ami.

TISDAL.

Il est si facile d'y rentrer ! Ce serait charitable à vous ; je ne viendrai jamais à bout de tout cueillir, et le grand air vous ferait tant de bien ?

ESTHER.

Une seule chose pourrait me faire du bien, mon ami, et cette chose est impossible !

TISDAL.

Il n'y a rien d'impossible à Dieu !

ESTHER.

Je vous remercie ; mais je dois rester... Je ne suis pas lassée de l'attendre... et de souffrir pour lui, puisque je vis encore ! (On met le thé sur la table à gauche, Patrick sort.)

TISDAL.

Toujours la même réponse !... (On frappe plusieurs coups à l'anglaise à la porte de la rue.)

ESTHER, serrant la main à Tisdal.

C'est lui !...

TISDAL.

Prenez garde, ne vous flattez pas...

ESTHER.

Oh ! mon cœur ne me trompe pas... (On refrappe.) c'est lui ? c'est lui ! (elle se lève.)

TISDAL.

Une fausse espérance peut vous être si funeste ! (Il s'approche d'Esther.)

MISTRISS DINGLEY, qui a couru à la fenêtre.

Elle a raison ! c'est le Doyen ! (Elle vient près d'Esther.)

TISDAL.

Ah !... Enfin !

(Esther veut aller à la rencontre de Swift ; mais les forces lui manquent, elle s'appuie sur le dos du siège et sur Dingley.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, SWIFT, traverse la scène par devant.

(A son entrée, le premier mouvement de Tisdal et de mistriss Dingley a été aussi d'aller au devant de lui. Mais, intimidés par son air sombre et morose, ils se sont assis autour de la table à thé. Swift, après avoir déposé sa canne et son chapeau à gauche, s'assoit à la table sans rien dire.)

MISTRISS DINGLEY, après un intervalle de silence et de gêne, faisant un effort, à Swift :

Voulez-vous du thé ?

SWIFT.

S'il vous plaît !... (Après que Mistriss Dingley lui a versé du thé, à Tisdal, en lui frappant affectueusement sur le genou :) Comment allez-vous, mon bon ami ?

TISDAL.

Oh ! je vais bien... moi !...

SWIFT, comprenant l'insinuation et regardant Esther.

Elle a beaucoup pâli ;... il faut qu'elle se soigne, Dingley. On ne doit pas jouer avec la santé. (Il se met à tourner machinalement sa cuillère dans son thé, sans le prendre.)

TISDAL, à part

Moi qui l'accusais de tarder à revenir !... Il est revenu trop tôt, au contraire... si tant est même qu'il soit revenu !

ESTHER.

Dingley !... (Mistriss Dingley sort avec Esther qui regarde Swift, par le premier plan à droite.)

SWIFT, alarmé se lève.

Stella !... Qu'a-t-elle donc ?... (Il veut la suivre, Tisdal le retient)

SCÈNE VIII

TISDAL, SWIFT.

TISDAL.

Ce qu'elle a ?... je vais vous le dire... Elle se meurt, et votre retour qui devait la sauver, achève de la tuer.

SWIFT, passe à droite.

Tisdal !

TISDAL.

Ecoutez-moi !... Elle a besoin de vous, de vos soins, non pas pour cet accès qui sera bientôt passé... mais après cet accès, pour qu'il n'en revienne pas d'autre... mais ce soir, mais demain, mais toujours !... Elle a besoin de votre affection !..

SWIFT, va s'asseoir à droite.

Pauvre Stella !

TISDAL.

Oui, pauvre Stella ! pauvre victime que vous n'avez pas le courage de disputer à son désespoir... ces deux longs mois d'absence l'ont brisée.

SWIFT.

Eh bien ! me voilà !

TISDAL.

Docteur ! il est temps encore de réparer tout le mal... je ne vous accuse pas, je n'accuse personne... mais je fais appel à votre cœur, à votre bonté, à votre énergie ?

SWIFT.

Moi aussi, Tisdal, je suis brisé.

TISDAL.

Je veux pourtant que vous m'aidiez... de tout votre esprit, de toute votre gaieté...

SWIFT.

De... ma... gaieté !... Mais regardez-moi donc, Tisdal !

TISDAL.

Oui, de votre gaieté... (Avec un soupir.) Je sais la valeur de ce mot... je sais aussi à qui je l'adresse... M. Swift, il ne vous reste plus qu'elle... Votre absence la tuait, mais votre air morne l'achèvera cent fois plus vite, et si vous n'avez pas plus d'empire sur vous-même, il ne fallait pas revenir.

SWIFT.

En est-elle donc là ?... (Il se lève) Eh bien ! j'aurai la force que vous me demandez, mon ami... (Il passe à gauche.) Je serai digne de vous... je ne peux pas mieux dire. Allez la chercher... Qu'elle revienne ! Vous verrez si je ne sais pas commander à la douleur... Qu'elle revienne ! (Tisdal sort.)

SCÈNE IX

SWIFT, seul, puis PATRICK.

SWIFT.

De la gaieté!... Out, j'en aurai... Pauvre Esther! Que celle-là, du moins, soit sauvée!... (A Patrick qui entre de droite.) Ah! c'est toi, Patrick!

PATRICK.

Oui, monsieur le Doyen, j'ai su votre retour... il était bien temps que vous vinssiez!

SWIFT.

N'est-ce pas?... Tout allait mal ici.

PATRICK.

Ici, dans la maison, peut-être... (Plus bas.) Mais dans la ville, monsieur, à Dublin, tout va fort bien, au contraire. On n'attendait que vous.

SWIFT, avec ironie.

Ah! tu poursuis ton but à travers tout?... Que t'importe, à toi, que mon cœur saigne? que j'aie perdu, que je sois exposé à perdre tout ce que j'aime!... L'Irlande avant tout, n'est-ce pas?

PATRICK.

Dam! monsieur le Doyen, vous-même m'avez dit si souvent que la patrie passait avant la famille!...

SWIFT.

- Si je t'ai dit cela, j'ai eu tort, j'étais fou!... (Il remonte.) La patrie!... Me rendra-t-elle l'espoir, la foi en moi-même, le bonheur du foyer?... Vous êtes des... égoïstes...

PATRICK, passe à gauche.

Egoïstes!... nous... qui vous avons cru sur parole!

SWIFT.

C'est vrai!... je suis votre chef... je vous ai compromis... Je ne dois pas vous abandonner. Il ne me manquerait plus que de passer pour un traître!... Que veut-on?

PATRICK.

Dans une heure, on se réunit à la taverne de St-Patrick, mon patron et le patron de l'Irlande! De là, on doit se rendre, aux

flambeaux, auprès du gouverneur et le sommer... d'appuyer nos réclamations... Si vous étiez à noire tête!...

SWIFT.

J'y serai!...

PATRICK.

Oh! monsieur... vous êtes un grand homme!

SWIFT, avec amertume.

Je suis un homme heureux, surtout!... je réussis dans tout ce que j'entreprends... (La porte s'ouvre.) Voilà ces dames et Tisdal... Laisse-moi... dans une heure j'irai vous rejoindre. (Patrick sort.)

SCÈNE X

TISDAL, SWIFT, ESTHER, MISTRISS DINGLEY.

SWIFT, à Esther.

Je vous ai chagrinée avec mon air maussade, ma bonne Stella : il faut me pardonner; c'est un reste de maladie... j'ai été bien malade aussi... de la tête... de la tête seulement; c'est notre côté faible, à nous autres écrivassiers!...

MISTRISS DINGLEY, à parl.

De la tête... seulement!... il n'a pas de cœur. Voilà bien les hommes... (Elle emporte le thé à droite au fond.)

SWIFT.

Mais à présent, je suis déterminé à me bien porter; ne fût-ce que pour vous donner un bon exemple... madame Stella... Ce vieux doyenné est trop triste pour des gens malades. (Il la fait asseoir à gauche.)

MISTRISS DINGLEY.

Et même pour des gens bien portants!

SWIFT.

Dinglibus a, parbleu, raison, contre son ordinaire.

ESTHER.

Cette maison me plaira, mon ami... puisque vous êtes revenu...

SWIFT.

Si je reviens, c'est pour vous chercher... L'automne, c'est le temps des voyages; nous allons voyager... nous irons pren-

dre les bains de mer... monter à cheval... Je suis sûr qu'il y a ici dans tous les coins des fioles, de la pharmacie... Je défends tout cela. C'est l'exercice, c'est la gaieté qui nous donnera l'appétit... et le sommeil. (A Tisdal.) N'est-ce pas, cher docteur ?

TISDAL.

J'approuve... L'ordonnance me paraît aussi salubre qu'agréable... (Bas). Bien ! bien ! courage !

SWIFT.

Voilà qui est dit ! En attendant, plus de mines allongées !... Vous m'entendez, Dinglibus... C'est vous qui m'avez assombri quand j'entrais...

MISTRESS DINGLEY.

Moi ?... par exemple !

SWIFT.

Oui, vous. Avec vos airs solennels, vous attristez tout le monde. Depuis que vous êtes devenue un peu doyenne, vous croyez qu'il est au-dessous de votre dignité de sourire. (Il passe à gauche.)

MISTRESS DINGLEY.

C'est cela ! prenez-moi pour bouc émissaire...

SWIFT.

Ah ! le vilain caractère !... Où sont vos cartes ? Dites-moi ma bonne aventure !

MISTRESS DINGLEY.

Ah ! docteur, il y a bien longtemps que je ne songe plus à cela !

SWIFT.

A d'autres !... Voyons vos poches.

MISTRESS DINGLEY.

Je vous proteste...

SWIFT.

Voyons vos poches !... (Y trouvant un jeu de cartes.) Là ! que vous disais-je ?

MISTRESS DINGLEY, confuse.

Un vieux jeu oublié dans une vieille robe que je n'ai pas mise depuis un siècle !

ESTHER assise à gauche, qui prend peu à peu confiance.

C'est lui, c'est bien lui, comme autrefois.

SWIFT, qui a mêlé les cartes assez maladroitement.

Puisque Dinglibus est devenue si raisonnable, c'est moi qui vais vous révéler les secrets du destin !

MISTRISS DINGLEY, avec dédain.

Ce sera du nouveau !

SWIFT, s'installant vers la table à gauche.

A Stella et au docteur, pas à Bec... Ce sera sa punition de m'avoir refusé... Coupez, madame Stella ! ... (il s'assied) Sept de trèfle !... un voyage !...

MISTRISS DINGLEY.

Un voyage !... c'est le dix de carreau.

SWIFT.

Silence, Dinglibus... Nous avons changé tout cela... Un voyage. Eh ! mais, c'est celui que nous projetons... Oh ! de la joie ! beaucoup de joie ! ..

MISTRISS DINGLEY.

Du pique !... Mais, c'est tout le contraire.

SWIFT.

Bec, vous n'avez pas la parole... Voyez cette jalousie de métier !... d'où nous viendra cette joie ?... Eh ! parbleu !... du cœur : en voici à foison !... (Tendrement à Esther en jetant le jeu de côté :) Mais, est-ce que nous avons besoin des cartes pour nous apprendre de pareilles choses ? (Il presse Esther sur son cœur.)

ESTHER.

Oh ! c'est de joie maintenant... que je vais mourir... Presto est donc revenu tout-à-fait ?

SWIFT.

Il est revenu.

ESTHER.

Pour toujours ?

SWIFT.

Pour toujours.

ESTHER

Alors, je guérirai... je suis guérie !

SWIFT, retournant à la table.

Au tour du docteur, maintenant. Coupez, docteur !

MISTRISS DINGLEY, à Tisdal.

De la main gauche, donc !... Vous avez coupé de la main droite, cela ne vaudra rien.

SWIFT.

Bah ! c'est votre méthode surannée qui ne vaut rien. Vous avez mal fait de vous brouiller avec ma sorcellerie : je ne donne que d'excellentes nouvelles !... (A Tisdal.) Docteur, vous allez en recevoir une qui, je l'espère, vous fera plaisir, et cela, dans très-peu de temps, aujourd'hui même. Voici le roi de pique qui vous cède la place... il a l'air rébarbatif, le roi de pique : ce doit être moi ! La place, par conséquent,... c'est le rectorat de Laracor... (Il laisse le jeu.) Recevez mon compliment, M. le recteur !

ESTHER, se levant, à Swift.

Oh ! merci, merci, mon ami !

TISDAL.

Doyen, un tel cadeau !...

SWIFT.

Docteur, pas de rébellion contre la voix du destin : ce serait d'un mauvais exemple... Je suis infailible... A dater d'aujourd'hui, vous êtes titulaire de Laracor, et si la terre était aussi juste que le ciel le sera un jour, c'est vous qui seriez Doyen de Saint-Patrick... Mais, c'est assez parler affaires. Songeons à passer agréablement la fin de cette bonne journée. Nous soupions tous quatre ensemble. Concertez-vous avec Dingley, madame Stella, pour que nous ayons un festin magnifique !... Nous ferons comme Patrick ; nous nous griserons à nos santés, à toutes nos joies futures. Venez, docteur. Laissons ces dames donner leurs ordres et faire un peu de toilette... La toilette, c'est un commencement de gaieté et de santé... (A part.) Sortons ! sortons ! (Haut.) Madame Stella, mettez un ruban rose... (Il l'embrasse. A Tisdal, à part :) Sortons ! Sortons ! J'ai besoin d'air ! (Ils sortent à droite.)

MISTRESS DINGLEY.

Tuez-vous donc pour ces messieurs ! Ah ! que je me sais bon gré de n'avoir jamais fait une pareille sottise. (La nuit vient.)

SCÈNE XI

ESTHER, MISTRISS DINGLEY.

ESTHER.

Ah ! chère Dingley ! Comme il ne faut jamais se désespérer ! Quelle différence entre ce soir et ce matin ! Oh ! que je suis heureuse ! Pourvu que ma santé revienne aussi !

MISTRISS DINGLEY.

Votre maladie, c'était le chagrin !

ESTHER.

Je me sens si faible, si oppressée !

MISTRISS DINGLEY.

C'est l'émotion, c'est la joie ! Reposez-vous ici (elle la fait assise à gauche) tandis que je vais donner des ordres pour notre fête de ce soir. Le jour baisse... Je vais faire allumer.

ESTHER.

Non. Quand vous reviendrez... La lune s'est levée... Sa clarté me suffira.

(Mistriss Dingley sort à droite.)

SCÈNE XII

ESTHER.

Je ne puis rester assise... J'étouffe ! (Elle se lève et va à la fenêtre ; la lune éclaire le tombeau. Esther s'appuie sur le chambranle à droite.) Ce vent frais me fait du bien. Avec quelle rapidité courent les nuages !... A cette clarté douteuse, les tombes semblent des fantômes. (Elle descend à droite.) La vue de ce cimetière n'est pas bonne pour moi. Dingley me grondera et Swift aussi... Ne m'étais-je pas imaginé que ce tombeau était le mien !... Je n'ai plus peur maintenant, Swift est revenu ! J'irai demain prier pour celle ou pour celui qui y est enfermé... (Elle retourne à la fenêtre et se penche. Elle lit.) Est-ce une illusion?... Esther ! Esther ! (Elle tombe assise sur un siège à

fond.) Je ne me trompais pas ; c'est pour moi ! Ah ! cœur faible ! à quoi vais-je songer ? Je suis folle !... Je vis... je suis heureuse... je vis !... D'autres que moi portent le nom d'Esther... Il en est une... (Elle court à la fenêtre et lit.) Esther Vanhomrigh !... C'est elle ! elle toujours !... Oui, le voilà ; il me menace, ce tombeau, ce fantôme !... Ah ! je ne veux pas rester ici ; j'ai peur !... Dingley ! Dingley !... J'entends des gémissements, des sanglots !... Quelqu'un est là ! quelqu'un qui pleure !... C'est lui ! lui !... Oui, c'est lui ! Avec elle, encore ! Vivante ou morte, elle me poursuit ; elle est ma rivale ! Ah !... ah... ! j'aurai la force de me traîner jusque-là... Je veux y aller, je le veux !... (Elle va, en se tenant au mur, jusqu'à la porte qui communique avec le cimetière, et disparaît par la petite porte à gauche.)

SCÈNE XIII

MISTRISS DINGLEY, entrant, un flambeau à la main.

Ma chère, nous allons avoir le plus joli petit souper... Eh bien ! où êtes-vous donc ?... (On entend un cri.) Quel est ce cri ?... Esther ! Esther !

SCÈNE XIV

MISTRISS DINGLEY, SWIFT, ESTHER.

SWIFT revient, tenant Esther dans ses bras. Il est égaré, presque fou !

Elle est morte, Dingley !... (Il la pose dans un fauteuil.)

MISTRISS DINGLEY, s'empressant.

Morte ! Non, évanouie !... Esther, mon enfant !... Du secours ! du secours !... M. Tisdal !... Patrick !

SWIFT.

Je vous dis qu'elle est morte... comme l'autre !

SCÈNE XV

LES MÊMES, TISDAL.

TISDAL, accourant.

Qu'y a-t-il donc ?

SWIFT.

Je l'ai tuée !

TISDAL.

Tuée !... (Il se penche vers elle.) Miss Johnson, entendez-moi !... Ses mains sont froides, son cœur bat à peine... C'est moi, miss Johnson !... Rien ! rien ! Ah ! c'est trop d'épreuves, mon Dieu !... C'est moi, votre ami ! (Il se lève en fureur et va prendre Swift au collet.) Implacable bourreau ! Ce n'était pas pour cela que j'avais sacrifié mon amour... Je l'aurais tant aimée !... Êtes-vous satisfait, barbare ? Que vous, faut-il encore ?

SWIFT.

Je l'ai tuée !

TISDAL.

A genoux. meurtrier ! à genoux devant ta victime ! (Swift hébété, anéanti, tombe à genoux.)

MISTRISS DINGLEY.

Elle revient à elle !

ESTHER, reconnaissant Tisdal.

Ah ! c'est vous, mon ami ! Merci !... J'ai besoin de vous pour mourir.

TISDAL.

Mourir ! Non, Dieu vous sauvera !

ESTHER.

Dieu ! je vais le voir, mon ami. Il m'a prise en pitié... Il m'appelle à lui... Mais avant... je voudrais... je voudrais... Ecoutez... Votre tâche n'est pas finie... Regardez, je vous le lègue... Aimez-le ! sauvez-le ! (Tisdal étend la main vers Swift en signe de protection ; celui-ci la lui prend sans comprendre.)

(Elle meurt.)

TISDAL, tombant à genoux.

Mon Dieu ! vous qui la recevez là-haut ! faites-moi la grâce de la rejoindre !

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE

LES MÊMES, PATRICK. (Tumulte au dehors.)

PATRICK.

Victoire ! victoire ! On vient chercher le grand homme pour le porter en triomphe !

TISDAL.

Le grand homme !... Tiens !... le voilà ! *.

* Swift, Tisdal, Esther, Dingley, Patrick.

75616

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

N^o d' invent: ~~55~~

2000